

## HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE

## APRÈS SOCRATE.

Socrate mort, la plupart de ses disciples s'éloignèrent d'Athènes, craignant que la colère du peuple ne s'étendit jusque sur eux. Mais les Athéniens ne tardèrent pas à rougir de la condamnation du grand homme; l'opinion publique lui revint; ses accusateurs furent condamnés à leur tour, et ses disciples purent rentrer dans la ville.

Alors aussi commencèrent les écoles qui devaient naître de lui. De petites écoles d'abord, qui mutilent ou défigurent la pensée du maître : l'école de Mégare, avec Euclide et Pyrrhon; l'école Cynique, avec Antisthènes et le fameux Diogène; l'école de Cyrènes, avec Aristippe.

Euclide et Pyrrhon ne prennent à Socrate que son ironie, ses habitudes de discussion et son mot célèbre : « Je ne sais rien. » Ce mot, qui n'était dans la bouche de Socrate que la préparation à la science, qu'un salutaire avertissement des bornes de notre intelligence, qu'une utile exhortation à des travaux consciencieux et modestes, ils en font le résultat suprême de toutes les recherches scientifiques. Ils écrivent sur leur drapeau : « L'homme ne peut rien savoir ni rien démontrer. » Et ils s'évertuent à le démontrer. C'est là ce qu'on a appelé le scepticisme ou le pyrrhonisme, du nom même de Pyrrhon.

Le fondateur de l'école cynique, Antisthènes, n'avait vu dans Socrate que le mépris des richesses, la patience contre tous les maux, l'empire absolu sur lui-même; tout le reste lui avait échappé; et de ce Socrate mutilé, il se fit un idéal à sa mesure : la nature humaine réduite à la partie animale, l'homme arrivant dans sa force à se suffire à lui-même par le retranchement absolu de tout ce qui n'est pas de première nécessité. Et vêtu seulement d'un manteau, les pieds nus, la barbe et les cheveux en désordre, une besace sur l'épaule, il s'en allait par les rues d'Athènes, essayant de ramener ses concitoyens à la simplicité de la nature. Tout ce qui dépassa cette simplicité factice fut impitoyablement proscrit par lui : la science elle-même fut rejetée comme une superfluité condamnable; les arts eurent le même sort, et avec eux les bien-séances et la politesse, qui adoucissent les rapports de la vie; et du même coup aussi tous les liens sociaux, jusqu'à ceux de la famille.

Cette étrange doctrine, cette aveugle préoccupation de l'indépendance personnelle, cet oubli de tout ce qui fait l'élévation et la dignité de notre

nature, ne mériteraient point d'être mentionnés, s'ils n'étaient comme les avant-coureurs de la doctrine stoïcienne, et s'ils n'avaient reçu un certain lustre du disciple d'Antisthènes, Diogène le cynique, en qui le système du maître s'est personnifié dans l'histoire.

Diogène applique jusqu'aux dernières limites la théorie d'Antisthènes : il loge dans un tonneau, il a pour tout vêtement un manteau troué qui ne le quitte ni jour ni nuit; il jette au loin son unique gobelet, parce qu'il a vu un homme boire dans le creux de sa main; il brise son écuelle, parce qu'un enfant a mis devant lui sa purée de lentilles dans un trou fait à son pain.

Langue déliée avec cela, esprit sarcastique et moqueur, il poursuit la société entière de ses impitoyables railleries, où brille parfois un étrange bon sens. Sa vie est un singulier mélange d'orgueil outré, d'esprit faussé par un système absurde, de sens droit en même temps, et de courageuse indépendance. Il se promène en plein jour sur la place d'Athènes, avec une lanterne tout allumée, disant bien haut qu'il cherche un homme et qu'il ne le trouve pas. Appelé à prononcer entre deux juriconsultes, dont l'un accusait l'autre de l'avoir volé, il condamne le premier pour réclamer ce qu'on ne lui a pas pris, et le second pour avoir pris ce qu'on lui réclame. Mis en vente comme esclave, il répond à ceux qui lui demandent ce qu'il sait faire, qu'il ne sait qu'une chose, commander aux hommes. Un adepte de l'école d'Élée s'évertuant à lui prouver que le mouvement n'existait pas, il se lève et marche, sans daigner lui donner d'autre raison. Aux offres de services que lui fait Alexandre, il répond : « Ote-toi de mon soleil. » Au tyran qui lui demande quelles sont les plus belles statues : « *Celles d'Harmodius et d'Aristogiton*, » dit-il en le regardant en face (1).

Il mourut sur un grand chemin, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. L'impression que sa vie avait faite sur les esprits était telle, que les Corinthiens lui élevèrent des colonnes. Elles étaient surmontées d'un chien de marbre, emblème qu'il s'était choisi lui-même.

Aristippe, le chef et le représentant de l'école cyrénaïque, n'est qu'un viveur éhonté, qui a mis

(1) Harmodius et Aristogiton avaient tué le tyran d'Athènes Hippias.

son esprit au service de ses mœurs, et qui ne serait pas digne de nous arrêter un instant, s'il ne devait nous aider plus tard à préciser le caractère de l'école épicurienne. — Disciple de Socrate, il n'a pris de son maître que le dédain des spéculations creuses, et la prédilection pour les études morales. Mais la morale, pour lui, c'est la science du plaisir : le plaisir est le bien suprême, et tous les plaisirs se valent, de quelque part qu'ils viennent. Le meilleur est celui du moment, car la perspective du plaisir à venir est mêlée de la crainte qu'il ne nous échappe. « Jouis du présent, et jouis-en à tout prix, » fut le dernier mot de son système et de sa vie. Jamais plus plat valet et plus vil flatteur n'appliqua avec plus d'impudeur une plus honteuse doctrine.

Hâtons-nous d'arriver à des idées plus saines et à de plus nobles systèmes.

Le véritable disciple de Socrate, l'héritier de sa doctrine, le représentant de ses idées dans le monde, c'est Platon.

Platon naquit à Athènes, l'an 430 avant J.-C. Il était d'une famille illustre, car il descendait de Codrus, le roi-martyr de l'indépendance athénienne, et de Solon, le législateur. On le nomma d'abord Aristoclès ; mais depuis, il fut surnommé Platon, à cause de la largeur de son front et de ses épaules, et ce surnom lui resta.

Émerveillés de son éloquence, les Grecs ont prétendu que des abeilles étaient venues voltiger autour de son berceau et répandre le miel sur ses lèvres. Il s'appliqua à la poésie dans sa jeunesse, et fit quelques élégies et deux tragédies, qu'il jeta au feu quand il eut entendu Socrate. Mais il n'était pas en son pouvoir d'éteindre le foyer sacré allumé en lui ; et la poésie qui débordait dans son cœur, détournée de son cours naturel, devait se répandre à flots dans ses doctrines.

Il avait vingt ans lorsque son père le présenta à Socrate. Celui-ci avait eu la nuit précédente un songe extraordinaire : il s'était vu réchauffant dans son sein un jeune cygne qui n'avait pas tardé à déployer ses ailes, et d'un vol hardi s'était élevé dans le plus haut des airs, en faisant entendre des chants d'une douceur infinie. Socrate appliqua ce songe à son nouveau disciple, et y vit comme un présage de la hauteur où ce vigoureux génie devait s'élever un jour.

Platon resta fidèle à son maître jusqu'à la dernière heure : il ne tint pas à lui que les juges ne se bornassent à prononcer contre Socrate une amende que lui et Phédon s'engageaient à payer ; et pendant l'intervalle entre le jugement du philosophe et sa mort, il lui avait ménagé des moyens d'évasion, dont le condamné eût pu profiter s'il avait jugé la fuite digne de lui. Platon était du petit nombre de disciples admis à son dernier entretien. Il quitta Athènes après la mort du maître, et voyagea en Grèce et dans l'Égypte, jusqu'à

ce qu'il pût rentrer sans crainte dans sa patrie.

A son retour, il établit sa demeure dans les jardins d'un certain Académus, ce qui fit donner à son école le nom d'Académie. Mais il n'était pas encore rentré à Athènes pour toujours. A l'âge de quarante ans, il se rendit en Sicile, sur les instances de Denys l'Ancien, qui gouvernait alors Syracuse, et pour voir par lui-même le cratère de l'Etna. La liberté avec laquelle il parla à Denys faillit lui coûter la vie. Le tyran se borna heureusement à le faire vendre comme esclave, et Platon fut acheté par un de ses disciples, qui se hâta de le renvoyer libre à Athènes. — Il retourna pourtant en Sicile quelques années après, sous le règne de Denys le Jeune, qu'il espérait déterminer à rendre la liberté à Syracuse, ou du moins à la gouverner avec douceur. Accueilli par le tyran avec des honneurs presque divins, il resta près de lui quatre mois ; mais voyant que ses exhortations n'obtenaient rien de ce cœur endurci, il revint à Athènes, quelques instances que fit Denys pour le retenir. — Une troisième fois il retourna en Sicile, pour demander à ce même Denys la liberté de Dion, son ami ; Denys la lui promit, mais ne tint pas sa promesse ; et Platon le lui reprocha si vivement, que le tyran irrité l'aurait fait périr, s'il n'eût été sauvé par Architas de Tarente. Ce fut bien cette fois son dernier voyage : les Athéniens, qui avaient craint de le perdre, le reçurent avec des distinctions extraordinaires, le suppliant en vain d'entrer dans le gouvernement. Mais rien ne marqua mieux l'estime où il était dans toute la Grèce que ce qui lui arriva aux jeux solennels d'Olympie : quand on l'y vit paraître, les combattants des jeux s'arrêtèrent d'eux-mêmes, et l'assemblée entière se leva pour le contempler et lui faire honneur. Le génie reçut-il jamais une preuve d'admiration plus flatteuse ?

Tous les ouvrages de Platon sont en forme de dialogues. Les plus célèbres sont : le *Phédon*, le *Phèdre*, le *Gorgias*, le *Banquet*, l'*Apologie de Socrate*, la *République*, et le *Timée*. Nous citons presque au hasard, car bien d'autres encore mériteraient le même honneur. Son style a fait l'admiration de l'antiquité, si bon juge en pareille matière. Cicéron le trouvait si noble, qu'il disait que si Jupiter avait voulu parler le langage des hommes, il ne se serait pas exprimé autrement que Platon. Quintilien l'appelle l'*Homère des philosophes* ; et s'il fallait une preuve de fait que la poésie et la philosophie sont sœurs, nulle part on ne la trouverait plus frappante que dans ses immortels dialogues.

Si Platon est le véritable héritier et continuateur de Socrate, il ne faut pas croire pourtant qu'il se borne à reproduire les idées de son maître. On raconte que du vivant de ce dernier, il avait déjà publié un de ses dialogues, le *Lysis*, ou *De l'Amitié*, et que Socrate, s'en voyant le prin-

cipal interlocuteur, comme il devait l'être plus tard de tous les autres, ne put s'empêcher de dire en souriant : « Que de choses ce jeune homme me » fait enseigner, auxquelles je n'ai jamais songé ! » C'est qu'en effet, si Platon s'est pénétré plus qu'un autre de la pure morale, et du sentiment de la Providence qui vivifient la doctrine de Socrate, il y ajoute toutes les hardiesses de son libre génie, en s'efforçant de substituer un système complet et tout d'une pièce aux aperçus isolés, aux fragments sans lien, qui avaient fait tout l'enseignement de son maître.

Toutes les philosophies antérieures viennent s'unir et se fondre dans ce système de Platon.

Avec les philosophes Ioniens, il admet la réalité du monde matériel dans un mouvement sans fin; avec les Éléates, il croit à l'unité suprême; mais ce ne sera plus cette unité inerte, immobile, qui constituait seule à leurs yeux toute la réalité véritable; ce sera un Dieu agissant, cause active du monde, et, de plus, cause intelligente et morale, comme Socrate le voulait.

Un pas de plus, et Platon arrivait à la grande idée chrétienne du Dieu créateur, du Dieu qui fait le monde de rien, par la seule action de sa volonté toute-puissante ! Mais parvenu à cette hauteur, Platon s'arrête; sa vue semble se troubler devant cet insondable mystère; sa parole devient hésitante et confuse; il balbutie, il semble chercher lui-même sa propre pensée, sans parvenir à la trouver; et tout ce que l'on peut démêler de plus probable à travers l'obscurité de son langage, c'est qu'il admet à côté de Dieu une sorte de chaos, éternel comme lui, que Dieu se borne à débrouiller pour en tirer le monde. Son Dieu est l'artiste qui taille la statue dans le bloc; ce n'est pas le Créateur qui a fait le bloc lui-même.

Mais ce Dieu qui façonne le chaos pour en former le monde, d'après quel modèle l'a-t-il façonné ? Il a pris ce modèle en lui-même : il l'a trouvé dans ses infinies perfections, dans ses attributs ineffables, dans le plan idéal qu'il avait conçu de toute éternité.

Ces attributs et ce plan sont ce que Platon appelle *les Idées*, les Idées, type et modèle de toute chose dans ce monde, à la ressemblance desquelles tout est fait, et dont tout participe en ce sens.

*Les Idées* sont en même temps le véritable objet de la science, car il n'y a point de science de ce qui passe; et les individus changeant sans cesse, les faits succédant aux faits dans un mouvement sans fin, ne peuvent être l'objet fixe et immuable dont la science a besoin.

Comment donc s'acquiert cette connaissance des idées ?

Le corps n'est que la prison de l'âme; l'âme existait avant d'y être enfermée pour un temps; elle existait d'une vie supérieure et céleste, heureuse dans le sein de Dieu, où elle n'avait d'autre

occupation que de contempler *les Idées*. Mais là déjà elle ressemblait à un char traîné par deux coursiers, l'un, bon et docile, venant en aide au cocher; l'autre, mauvais et rebelle, luttant et regimbant sans cesse pour entraîner l'attelage hors de sa voie. Tandis que l'amour divin, représenté par le coursier soumis, s'efforçait de maintenir l'âme dans le sein de Dieu, les passions grossières, représentées par le coursier mauvais, tendaient sans cesse à l'en détourner, et à la précipiter vers la terre. Quand la raison, le conducteur du char, ne savait pas maîtriser la bête indocile, alors l'âme tombait dans le corps d'un homme; et en y tombant, elle perdait le souvenir des réalités célestes, des *Idées* divines, qu'elle avait contemplées dans sa vie d'en haut.

Peu à peu cependant, les objets faits ici-bas à la ressemblance des *Idées* rappelaient à l'âme ces *Idées* elles-mêmes; et leur conception sur la terre n'était qu'un ressouvenir, qu'une *réminiscence*. Savoir n'était que se *rappeler*.

Mais en même temps que les objets matériels, par leurs ressemblances avec les *Idées*, étaient l'occasion, le point de départ de la réminiscence, ils étaient le plus grand obstacle à l'achèvement de ces ressouvenirs, par les distractions qu'ils donnaient à l'âme, par les aliments qu'ils fournissaient aux passions mauvaises, au coursier indocile. Ici-bas donc, comme dans sa vie première, le devoir de l'âme était de dompter cette bête dangereuse, ces passions fatales, avec l'aide du coursier généreux et de l'amour divin, pour retrouver pure et complète cette connaissance des *Idées* qui avait fait jadis son précieux apanage. Plus le coursier rebelle était vaincu, plus l'âme se dégagait des préoccupations et des passions de la terre, et plus cette connaissance lui revenait entière.

Les âmes qui, pendant la vie terrestre, s'affranchissaient le plus ainsi des entraves du corps, et réveillaient le plus en elles l'élément divin, étaient rendues après la mort à leur vie première, et retournaient dans le sein de Dieu. Les autres expiaient leurs fautes dans les enfers, jusqu'à ce qu'après un laps de mille ans, elles rentrassent dans un nouveau corps pour recommencer l'épreuve.

Tout se tient, on le voit, dans cette poétique et admirable doctrine, qui par tant de côtés touche de près au christianisme ! Pour le chrétien aussi le corps n'est-il pas une entrave ? et le devoir de l'âme n'est-il pas de tendre sans cesse à s'en dégager pour aspirer au ciel ?

Après avoir ainsi tracé à l'individu son but et sa route, au nom de la théorie des *Idées*, Platon voulut ordonner et régler l'Etat au nom de cette même théorie. De même que dans l'âme la partie qui gouverne doit être celle qui connaît les *Idées*, de même que le pouvoir doit y appartenir à la raison, aidée des passions nobles, et mettant sous ses pieds

les passions mauvaises; de même dans l'État le gouvernement doit être à l'aristocratie de l'intelligence, au philosophe, aidé des guerriers, qui représentent les passions généreuses, tandis que les artisans n'ont qu'à obéir, à l'instar des passions grossières. L'arrêt était déjà bien rigoureux, car dans Platon les philosophes et les guerriers d'une part, les artisans de l'autre, forment deux castes infranchissables, dont la seconde ne peut jamais s'élever jusqu'à la première, et se trouve éternellement condamnée à l'ignorance et à l'abjection, sans que le maître daigne jamais se demander si par hasard cette caste dédaignée n'aurait pas ses droits, elle aussi. Comment d'ailleurs lui en reconnaîtrait-il, quand il en reconnaît à peine aux guerriers eux-mêmes? Le bien de l'individu, dit-il, doit être sacrifié au bien de l'ensemble, et le bien de l'ensemble est la plus grande unité possible sous la conduite du sage qui gouverne. Tout ce qui tend donc à créer à l'individu des intérêts distincts de ceux de la masse, doit être impitoyablement proscrit; et d'un trait de plume Platon raye de son État la propriété et la famille, aliments de l'égoïsme individuel, pour y substituer la communauté de tous les biens, sous l'œil du magistrat suprême.

Mais, si Platon se laissait entraîner ainsi par l'esprit de système, il avait le regard trop sûr pour ne pas apercevoir l'abîme, le sens trop bon pour ne pas comprendre qu'il ne pouvait ainsi déraciner du cœur de l'homme ses instincts les plus vivaces. Aussi, après avoir tracé dans le dialogue de *la République* ce qu'il nommait le plan d'un État idéal, traça-t-il dans un second dialogue intitulé *les Lois* le plan d'un État possible. Dans ce compromis de Platon entre la réalité et son idéal, la distinction des castes a disparu, la propriété et la famille sont rétablies; le gouvernement tend toujours à l'aristocratie, mais le peuple n'est plus condamné à l'ilotisme. Là, en même temps, se trouvent proclamés pour la première fois ces grands principes, que la loi, s'adressant à la raison, et non pas à la peur, doit être toujours précédée d'un exposé de ses motifs; que chacun a le droit d'être jugé par ses pairs; que la peine enfin doit se proposer autant que possible l'amélioration du coupable, et non pas seulement sa punition. Ces idées ont passé depuis Platon dans le domaine commun des nations civilisées; mais peut-être n'était-il pas inutile d'en reporter l'honneur à celui qui le premier les a révélées au monde.

Tel est à grands traits ce système célèbre qui devait briller d'un si vif éclat, occuper une si grande place dans l'humanité, et dont l'élévation morale n'a été surpassée que par celle du christianisme.

Platon mourut l'an 347 avant Jésus-Christ, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il eut pour succes-

seur Speusippe, son neveu, qui continua ses doctrines; mais celui de ses disciples qui devait hériter de sa réputation et de sa gloire était un disciple dissident : c'était Aristote.

Aristote est celui de tous les anciens qui a exercé la plus grande influence sur l'esprit humain, non point par l'importance morale de sa doctrine philosophique, mais par l'étendue de ses découvertes en histoire naturelle, et par ses immortels travaux sur l'entendement humain. Jusqu'à la fermeture des dernières écoles de philosophie sous Justinien, il contre-balance chez les anciens l'autorité de Platon. Il règne seul sur les écoles dans tout le moyen âge, en Orient comme en Occident, chez les musulmans comme chez les chrétiens. Tous les docteurs relèvent de lui, tous jurent par son nom révéré; sa parole a l'autorité d'un dogme : « *le maître l'a dit* » clôt toutes les discussions; et jusqu'au temps même de Louis XIII, soutenir dans les sciences physiques une opinion contraire à la sienne, est aux yeux des savants officiels un cas d'hérésie.

Aristote naquit à Stagire, ville de Thrace, 384 ans avant Jésus-Christ. Son père, Nicomaque, était le médecin et l'ami du roi de Macédoine, Amyntas II. La profession du père dut contribuer à l'amour du jeune homme pour les sciences naturelles : et, d'autre part, la position de Nicomaque mit de bonne heure Aristote en relation avec le dernier des fils d'Amyntas, ce Philippe qui devait conquérir la Grèce, et qui n'était alors qu'un enfant comme lui.

Aristote perdit son père à l'âge de dix-sept ans. Son tuteur Proxène l'envoya étudier à Athènes, et le jeune homme entra dans l'école de Platon, où il resta vingt ans. La finesse de son esprit et sa passion pour l'étude attirèrent bientôt sur lui l'attention du maître, qui l'appela le *liseur*, l'entendement de l'école. Les autres disciples avaient pour lui une sorte de respect; et dans les discussions qui s'élevaient déjà entre Platon et lui, ce n'était pas toujours pour le maître que beaucoup d'entre eux prenaient parti. Ceci mit-il du froid entre le maître et l'élève? D'autres causes de désunion intervinrent-elles? Toujours est-il que peu à peu Aristote s'était retiré de l'Académie quand Platon mourut, en 347.

Aristote alors quitta Athènes, où il était suspect pour ses liaisons avec Philippe, et se retira à Atarné, ville d'Asie, auprès de son ami Hermias, dont il épousa la sœur quand Hermias eut été tué par les Perses. Forcé de se réfugier à Mytilène pour échapper lui-même à l'inimitié des Perses, on pense qu'il était encore dans cette ville lorsque Philippe le chargea de l'éducation de son fils Alexandre, alors âgé de treize ans. Pendant les quatre ans que cette éducation dura, Aristote sut prendre sur le fougueux caractère de son élève un ascendant qu'il ne perdit jamais, et lui inspirer

une affection dont Alexandre lui donna toute sa vie des preuves. Après le départ de ce prince pour son expédition d'Asie, Aristote, âgé de près de cinquante ans, revint à Athènes; et là, entouré de toute la considération qui devait s'attacher au précepteur du maître de la Grèce, il ouvrit une école de philosophie dans un des gymnases de la ville, appelé le Lycée, qui donna son nom à l'école même. Ses disciples et lui furent aussi nommés péripatéticiens, c'est-à-dire promeneurs, de l'habitude toute personnelle qu'il avait de se promener en donnant ses leçons.

Aristote, du reste, survécut de bien peu à Alexandre. Après la mort de ce prince, il dut quitter Athènes pour se dérober à une accusation d'impiété portée contre lui par le grand prêtre Eurymédon. On lui reprochait d'avoir commis un sacrilège en élevant des autels à la mémoire de sa femme et de son ami Hermias. C'était déjà à une accusation d'impiété que Socrate avait succombé. Aristote s'éloigna « pour épargner aux » Athéniens un second attentat contre la philosophie. »

Il se retira à Chalcis, où il mourut un an après, en 322. On a prétendu qu'il s'était jeté dans la mer, par désespoir de ne pouvoir découvrir les causes du flux et du reflux. Mais rien n'appuie cette fable ridicule.

Aristote est l'antagoniste de Platon; il est descendu dans l'arène pour combattre sa doctrine, dont en définitive il n'a vaincu que les abus. C'est cette opposition à son maître qui est son drapeau dans la grande mêlée philosophique; c'est elle qui donne à son système son caractère vrai, et à lui-même sa physionomie propre.

Platon, c'est la poésie aspirant au ciel, mais allant se perdre souvent dans l'impossible ou dans les rêves; c'est encore l'oubli de l'individu au profit de la généralité, dans la société comme dans la nature. Aristote, lui, est le bon sens pratique et la revendication des droits de l'individu dans la nature, dans la société, dans la science. Mais, comme toute médaille a son revers, sa doctrine, plus pratique, est en même temps moins élevée et moins haute; Platon garde pour lui sa grandeur morale, et le Dieu d'Aristote est aussi inférieur au Dieu de son maître que celui-ci l'est au Dieu chrétien.

Platon a mis son âme dans sa pensée et dans ses livres; Aristote semble n'y avoir mis que son intelligence. La différence de leurs deux génies est déjà tout entière dans leurs styles. Aux *Dialogues* de Platon, et à sa prose si poétique, Aristote substitue des *Traité*s en règle, avec le ton magistral et la forme toute didactique de la science. C'est un style austère, rigoureux, concis, exprimant la pensée dans toute sa sécheresse, et en aussi peu de mots que possible. On dirait un livre de géométrie ou d'algèbre. Rien là qui charme,

rien qui repose l'esprit, rien qui l'entraîne; rien que la pensée aride, se laissant même entrevoir plutôt qu'elle ne se montre, et semblant compter à chaque instant sur l'intelligence du disciple pour deviner ce qu'elle lui dérobe d'elle-même.

Tandis que Platon s'élevait de son premier élan jusqu'à Dieu, pour en redescendre ensuite vers le monde, Aristote s'attache d'abord au monde, comme à l'ancre de salut de la science. L'observation des individus, l'étude patiente, laborieuse, de toutes les faces et de toutes les conditions de leur existence, voilà son point de départ; voilà le câble qu'il ne lâchera jamais, et avec lequel il essayera de remonter jusqu'à Dieu. C'est là le véritable service qu'Aristote a rendu à la science: Platon, ivre du ciel, dédaignait les choses de la terre; la science du monde n'était pas possible à sa suite. Aristote vint appeler l'homme à l'étude sérieuse de la nature, et c'est là sa gloire.

Tout se tient à ses yeux dans cette nature qu'il étudie avec tant d'amour. Le monde est une échelle immense, dont l'humanité n'est qu'un échelon, et qui s'élève par degrés de la forme la plus imparfaite jusqu'à la perfection suprême qui est Dieu. A chaque échelon est une forme de l'être, supérieure en organisation à la forme qui est au-dessous, inférieure à celle qui est au-dessus. Pas un échelon ne manque à cette gigantesque échelle; pas un anneau n'est brisé dans cette chaîne infinie; pas une forme possible de l'être qui n'y occupe sa place et son rang. L'ordre de la nature est en même temps celui de la science; et c'est ainsi que de l'étude des minéraux, des plantes et des animaux, Aristote arrive à l'homme considéré dans sa vie physique, intellectuelle et morale, dans sa vie d'individu et dans sa vie de société, pour passer de là à l'étude du ciel, et parvenir enfin jusqu'à Dieu.

Ses travaux sur les plantes et les animaux sont encore admirés des naturalistes de nos jours; ses livres sur l'entendement humain, réunis d'ordinaire sous le nom de *Logique*, ont été l'étude du moyen âge tout entier, et sont encore aujourd'hui le dernier mot de la science sur cette importante matière. Vingt siècles ont passé sur son œuvre, sans en retrancher un seul mot, et sans y en ajouter un seul.

Dans sa *Politique*, en même temps, il revendique avec force les droits de l'individu et ceux des classes moyennes, impitoyablement sacrifiés par Platon dans sa République idéale, incomplètement reconnus encore dans son gouvernement pratique.

Ce sont là les beaux côtés d'Aristote; mais sur les grandes questions de la nature de l'âme et de Dieu, il est resté obscur ou bien en deçà de la vérité.

L'âme survit-elle au corps? Aristote ne le nie pas, mais il ne l'affirme pas non plus positive-

ment ; et ce qui est certain, c'est qu'il ne tire de cette autre vie, s'il l'admet, aucune des grandes conséquences morales que Platon en avait tirées. L'âme en ses mains a perdu ses ailes ; il ne lui reste plus de force pour s'élever au ciel ; ses aspirations ni ses espérances ne peuvent plus dépasser la terre ; et le dernier mot de la morale dans la bouche de ce philosophe n'est guère plus que *modération*.

Le Dieu d'Aristote est-il une Providence ? Oui, peut-être, à prendre ce mot dans un sens complaisant ; mais non certainement à le prendre dans sa rigueur.

Qui dit Providence, dit un Dieu intelligent et actif, veillant avec amour sur le monde : or, qu'est-ce que le Dieu d'Aristote ? Son Dieu est la perfection suprême, mais solitaire et inactive, qui se contemple et s'aime éternellement elle-même, mais qui ne connaît et qui n'aime qu'elle, parce que toute autre connaissance ou tout autre amour souilleraient sa pensée ; qui ne connaît point le monde par conséquent, et qui d'ailleurs n'a que faire de le connaître, car elle n'agit pas sur lui, même pour l'organiser, à la façon du Dieu de Platon. Dieu existe d'un côté, éternellement inactif et immobile, et à côté de lui existe

éternellement le monde. Seulement le monde est animé ; au fond de son être vit et s'agite une âme, principe de la vie et de la pensée en lui, comme l'âme humaine est le principe de la vie et de la pensée dans l'homme ; cette âme est éprise de la beauté céleste, elle aspire à ressembler à Dieu autant qu'un être composé et multiple peut ressembler à l'unité ; et pour lui ressembler elle introduit et maintient dans le monde l'ordre et l'harmonie, image de l'unité.

C'est là toute l'influence du Dieu d'Aristote sur le monde ; et c'est dans ce sens étroit et mesquin qu'il serait une Providence. Combien il y a loin de ce Dieu au Dieu de Platon, au Dieu chrétien surtout !

Ainsi, supérieur à Platon dans le domaine de l'observation et des faits, Aristote lui est inférieur sur le terrain des idées morales et religieuses. A chacun d'eux son lot dans l'histoire : à l'un d'avoir été le promoteur des sciences naturelles, et d'avoir soumis le raisonnement à l'analyse la plus exacte qui fut jamais ; à l'autre d'avoir approché des grandes idées chrétiennes d'aussi près qu'il peut être donné à un simple mortel d'en approcher.

CHARLES D'AUBEVOIE.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Des Romans.*—Œuvres de M<sup>lle</sup> Frédérique Bremer.

Comme un certain nombre de nos abonnées, autorisées par leurs mères ou leurs institutrices, se permettent la lecture de quelques romans, nous ne croyons pas manquer à notre mission en leur indiquant, parmi ces œuvres frivoles, celles qui peuvent, sans inconvénient, être mises entre leurs mains. Cependant, mesdemoiselles, ce n'est qu'avec regret et hésitation que nous abordons ce sujet, et nous voudrions posséder assez d'autorité, assez de persuasion pour vous détourner à jamais de cette littérature facile, qui a contribué, pour une si large part, à abaisser le niveau moral de la société contemporaine. Déjà, madame de Sévigné se plaignait de l'influence des romans ; et, pourtant, à son époque, la lecture d'un roman était chose exceptionnelle ; les femmes, même les plus jeunes, même les plus frivoles, donnaient à leur esprit de plus solides aliments : l'histoire, la poésie, les traités religieux, longs et raisonnés, faisaient le fond ordinaire de leurs lectures, et l'*Astrée*, la *Princesse de Clèves* ne se goûtaient qu'à titre de récréation ; mais aujourd'hui le feuilleton traîne sur toutes

les tables, il est à la portée de toutes les mains ; il ne demande pas beaucoup de temps ; par son peu d'étendue, par l'adresse calculée de ses interruptions, il tient la curiosité en suspens. Il faut bien s'informer le lendemain du sort de l'héroïne qui la veille se trouvait dans une position si lamentable, et, peu à peu, le poison s'insinue ; on contracte, et sans retour, l'habitude des lectures faciles ; on perd et le désir et la faculté de s'instruire ; tout livre qui exige, pour être compris, une application tant soit peu attentive, est rejeté ; les plus belles facultés intellectuelles se rouillent, l'imagination se peuple de fantômes ; le goût du beau s'altère ; ces chefs-d'œuvre immortels qui ont ravi nos pères, Racine, Corneille, Fénelon, Bossuet, la Fontaine, Molière, ne font plus d'impression sur un esprit blasé par l'exaspération fiévreuse des romanciers modernes. On accepte avec la crédulité la plus ridicule et la plus naïve les mensonges historiques dont ces écrits fourmillent, et, danger plus effrayant, l'on voit sans s'étonner, sans s'affliger, les vérités morales que dix-neuf siècles ont honorées, foulées aux pieds par des écrivains sans pudeur, et dans le même abîme se perdent à la fois la finesse du goût et la délicatesse du sens moral. Voilà ce que font les

mauvais romans; croyez-vous que nous soyons en droit de vous prémunir contre eux?

Pourtant, nous l'avouons, parmi les œuvres séduisantes de l'imagination, on peut faire un choix, et quelques-uns de ces écrits, lus avec discernement par une jeune femme dont l'esprit est formé, par une jeune fille, sous les yeux et avec les observations de sa mère, amusent sans danger, et ouvrent parfois un champ assez neuf à l'observation. Nous citerons : — Walter Scott et Cooper; — les œuvres de miss Edgeworth, et surtout *Hélène*, étude morale qui s'élève bien au-dessus de la portée ordinaire des romans; — les écrits de Charles Dickens, remarquables par la sensibilité et l'esprit d'observation qui y règnent; — les œuvres de lady Georgiana Fullerton (*le Manoir de Grantley*; *Lady Bird*); — les *Fiancés*, par Manzoni; — *Picciola*, par Saintine; — la *Petite Philosophie*, et *Corbin et d'Aubecourt*, par L. Veuillot; — quelques-uns des romans et des nouvelles de madame de Bawr; — les œuvres de mademoiselle Frédérique Bremer, auteur suédois qui s'est acquis depuis quelques années une grande réputation.

Mademoiselle Bremer ne va pas chercher ses héros dans l'histoire; elle est le chantre modeste du foyer domestique, et elle en retrace à merveille les douleurs, les joies, les combats ignorés, les triomphes secrets. Elle peint des jeunes filles, des mères, dans leurs occupations habituelles, avec les vertus, les travers que nous pouvons recon-

naître en nous et autour de nous, et toujours elle fait ressortir de ces petits drames qui se jouent dans l'étroite enceinte d'un salon ou d'une salle à manger, une bonne leçon de respect à ses devoirs et de dévouement pour les autres. Nous recommandons surtout à l'attention des familles qui nous lisent : — *le Foyer domestique ou le Chez soi*, et *Guerre et Paix*, scènes norvégiennes. Les autres ouvrages de mademoiselle Bremer sont entachés de quelques scènes qui en permettent tout au plus la lecture aux jeunes femmes, et il serait à souhaiter que ce beau talent, élevé, chaud, sympathique, se défendît d'une certaine tendance vers le drame, vers les scènes violentes, tendance qui dépare la candeur et la simplicité de ses écrits. Que mademoiselle Bremer respecte ses livres comme elle respecterait l'inviolabilité du *chez soi*, du foyer de la famille; qu'elle préserve les jeunes filles, ses charmantes créations, du contact des passions dangereuses, des natures sauvages et indomptées dans la peinture desquelles sa plume semble parfois se plaire; qu'elle se souvienne que la pensée comme la vie des femmes doit toujours être restreinte dans certaines bornes, posées par une délicate modestie, et alors *tous* ses livres deviendront les amis de la maison, ils seront lus à la veillée, et sans crainte, sans arrière-pensée; on les laissera sur la table, à la portée de tous les regards, comme des conseillers gracieux et doux, qui ne pourront que plaire, attacher et rendre meilleurs.

E. R.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### EL MONTE DE LA VIRTUD.

El monte escelso de la virtud está formado al revés de todos los demás montes. En los montes materiales son amenas las faldas, y asperas las cimas: así como se va subiendo por ellos, se va disminuyendo la amenidad, y creciendo la aspezeza. El monte de la virtud tiene desabrida la falda, y graciosa la eminencia. El que quiere arribarle, á los primeros pasos no encuentra sino piedras, espinas y abrojos: así como se va adelantando el curso, se va desminuyendo la aspezeza, y se va descubriendo la amenidad; hasta que en fin, en la cumbre no se encuentran sino hermosas flores, regaladas plantas, y cristalinas fuentes.

El primer transito es sumamente trabajoso y resbaladizo. Llamanle al recién convertido, desde el mar del mundo, los cantos de las sirenas: atterráble por la parte del monte los rugidos de los leones: mira con ternura la llanura del valle que deja: contempla con pavor el ceño de la montana a que aspira. Libre de la carcel del pecado, aun lleva en sus pasiones las cadenas, cuya pesadumbre conspira con la arduidad del camino, para hacer tardo y congojoso el movimiento.

### LA MONTAGNE DE LA VERTU.

La montagne escarpée de la Vertu est faite au rebours de toutes les montagnes. Dans les montagnes matérielles, les pentes sont agréables et les cimes sont âpres: ainsi, à mesure qu'on les gravit, les agréments diminuent et l'âpreté va croissant. La montagne de la Vertu offre des pentes difficiles, et le sommet agréable. Celui qui tente de la gravir n'y rencontre, dès les premiers pas, que des pierres, des ronces et des pointes de rochers: mais, à mesure qu'il avance dans sa course, il voit les difficultés diminuer, et il découvre les riantes perspectives, jusqu'à ce qu'enfin, au sommet, il ne rencontre plus que de belles fleurs, et des fontaines à l'onde cristalline.

La première ascension est extrêmement fatigante, et le chemin très-glissant. De la mer du monde, les chants des sirènes appellent le nouveau converti; dans une partie de la montagne, les rugissements des lions l'épouvantent: il regarde avec tendresse la surface plane de la vallée qu'il quitte, tandis qu'il contemple avec effroi la cime de la montagne à laquelle il aspire. Délivré de la prison du péché, il porte encore dans ses passions les chaînes dont le poids se joint à la difficulté

Oye á las espaldas los blandos clamores de los deleites, que le dicen : ¿ Es possible que nos abandonas ? ¿ Es possible que te despidas y ausentas de nosotros para siempre ? No obstante camina afligido un poco, tal vez interrumpiendo el paso algun tropiezo. Ya va hallando menos áspera la senda : ya los clamores de las delicias terrenas hacen menos impresion, porque se oyen de mas lejos : adelantando algunos pasos mas, ya se va descubriendo algo llano el camino ; y aunque una ú otra vez representa la antigua costumbre los gozados placeres y la dificultad de vivir sin ellos, es tan languidamente y con tanta tibieza, que no hace fuerza alguna.

EL. P. FEIJOO.

de la route pour rendre ses mouvements lents et pénibles. Derrière lui, il entend retentir les doux appels des plaisirs qui lui disent : « Est-il possible que tu nous abandonnes ? est-il possible que tu t'éloignes de nous pour toujours ? » Néanmoins il continue de marcher, un peu troublé, parfois quelque obstacle interrompant sa marche. Déjà le chemin devient moins rude ; déjà les cris des plaisirs terrestres produisent moins d'impression, parce qu'ils s'entendent de plus loin ; en avançant quelques pas de plus, déjà il découvre une route un peu aplanie ; et, bien que de temps à autre, l'habitude du passé offre à sa mémoire les plaisirs dont il a joui et la difficulté de vivre sans eux, c'est si languissamment et avec tant de mollesse, que ce souvenir a perdu toute sa force.

M<sup>lle</sup> LOUISE MERCIER.

## PHILOTHÉE.

*Kurté d'Argis*, qui aujourd'hui tombe presque en ruines, fut jadis l'une des villes les plus importantes de la principauté de Valachie. Cette principauté faisait partie de l'ancien royaume de Dacie, conquis par les Romains sous le règne de Trajan, qui y envoya de nombreuses colonies ; après la chute de l'empire romain, la Dacie fut envahie par les barbares. Les Huns, les Goths, les Avars, les Bulgares se succédèrent sur ce sol, et les premiers habitants l'abandonnèrent, quand la résistance fut devenue impossible ; lorsque les flots de barbares se furent retirés, lorsque ces pays dévastés ne furent plus qu'un désert, leurs anciens possesseurs y revinrent sous la conduite de deux chefs, qui fondèrent les principautés de Valachie et de Moldavie.

Le christianisme commençait à s'établir dans la Dacie ; là, comme ailleurs, il jetait ses premières racines dans le cœur des femmes, toujours disposées à adopter des doctrines qui prêchent la charité et le dévouement ; partie conciliatrice et persuasive de l'humanité, les femmes étaient d'admirables missionnaires, dont les exemples, plus encore que les paroles, attiraient peu à peu les familles dans la bonne voie.

Un riche charpentier nommé Marco habitait Kurté d'Argis (1) avec sa femme et sa fille Philothée : les vicissitudes de la guerre venaient de faire de cette ville la capitale de la principauté de Valachie, dont les princes, sans cesse harcelés par des voisins remuants et ambitieux, tels que les Hongrois, les Polonais, les Bulgares, etc., se voyaient forcés de transporter de ville en ville le siège de leur gouvernement.

La femme du charpentier, quoique unie à un homme avare et violent, était parvenue à force

de douceur et de soumission, à se créer un intérieur paisible ; elle était, ainsi que sa fille, convertie au christianisme, et le but constant de tous leurs efforts était de faire connaître à Marco la grandeur de leur religion ; il repoussait leurs tentatives avec obstination et dédain, tout en leur permettant l'exercice de ce culte, bon pour les femmes, disait-il, puisqu'il leur enseigne l'humilité et l'obéissance.

La maison de Marco était une des plus belles du *mahallâh* (faubourg) qu'il habitait ; on y arrivait en montant quelques degrés en pierre ; une terrasse, surmontée d'un toit, porté sur de minces colonnettes en bois, et garnie d'une balustrade découpée à jours, était meublée d'un large divan en planches, sur lequel on étendait des nattes de jonc aux heures de repos, et précédait une allée qui donnait entrée dans toutes les chambres de la maison ; les meubles étaient simples dans la demeure de l'artisan, comme, au reste, dans celle du souverain. Les guerres continuelles et les dévastations qu'elles entraînaient rendant tout établissement impossible, on ne possédait que d'énormes coffres en bois, ornés de fleurs peintes de couleurs très-vives ; ces coffres servaient de sièges durant le jour, de lits pendant la nuit, et renfermaient la fortune de la famille, consistant en fourrures, bijoux, armes de prix, vêtements d'une solidité si éprouvée, qu'ils passaient d'une génération à l'autre. Au premier avis d'une invasion nouvelle, ces coffres étaient placés sur des charrettes, et l'on se dirigeait en toute hâte vers une contrée qui n'était pas alors occupée par les barbares. — Des petites tables rondes et basses, semblables à celles qui ont été reproduites dans les tableaux qui retracent les intérieurs de l'Algérie, étaient posées sur ces coffres aux heures des repas ; quelques escabeaux en bois, un métier à

(1) Littéralement Palais d'Argis.

tisser, et des quenouilles pour les femmes, complétaient l'ameublement de toutes les maisons, quel que fût le rang de leurs habitants.

Philothée, sage, belle et riche, ne pouvait manquer d'aspirants à sa main ; un jour son père la fit appeler : « Ma fille, lui dit-il en caressant d'une main sa barbe et ses moustaches tandis que l'autre reposait sur le manche d'une petite hache qui ne quittait jamais sa ceinture, dans huit jours vous serez mariée. »

— Moi ! grand Dieu !

— Oui. Qu'avez-vous donc à vous exclamer ainsi ? Un jeune et riche garçon, Radou Mazias, fils de Domnica, vous a demandée en mariage, et cette alliance est trop avantageuse pour être discutée.

— Mais, mon père, dit Philothée tremblante, vous savez que la réputation de Radou fait l'effroi....

— Vous raisonnez, je crois ? interrompit le terrible charpentier. Allez retrouver votre mère, et vous entendre avec elle sur les préparatifs nécessaires ; il est inutile d'en faire de considérables, car Radou vous destine des présents magnifiques. »

Philothée se retira près de sa mère, qui pleurait au fond de sa chambre.

« Tu sais donc tout ? lui dit Philothée ; tu sais à quel homme mon père me destine ? Tu sais qu'il ne me reste plus qu'à mourir ou à fuir ? »

— Ma fille, tout espoir de fléchir ton père n'est pas encore perdu ; je lui dirai, nous lui dirons ensemble, qu'amie intime de la mère de Radou, j'ai reçu la confiance de toutes ses douleurs ; qu'outragée cruellement par ce fils chaque fois qu'elle blâmait son inconduite, il s'emporta un jour jusqu'à la frapper ; qu'elle mourut du désespoir que lui causaient les vices de son fils. Nous lui dirons que ce parricide ne peut être qu'un mauvais époux....

— Et si nous échouons, dit Philothée, je tenterai de me soustraire par la fuite à l'épouvantable destinée d'être la femme de Radou ; mais, afin de diminuer la faute que je commettrai en fuyant la maison paternelle, je jure de me rendre dans l'un des saints couvents de la Macédoine, et d'y passer le reste de mes jours dans la prière et la pénitence. »

La femme du charpentier essaya, par les représentations les plus énergiques et les plus humbles prières, de faire renoncer son mari à ce mariage ; tout fut inutile. Radou était riche, le reste importait peu. Marco imposa silence à sa femme et à sa fille, leur ordonna la soumission, et les envoya travailler aux vêtements nuptiaux.

Retirées dans la chambre de Philothée, elles se mirent activement à l'ouvrage ; mais ce fut pour préparer une longue robe de bure noire, un voile d'étoffe de laine légère de la même couleur, et un sac en poil de chèvre ; ce costume

était celui des religieuses en voyage ; lorsque fut terminé ce travail, aussi douloureux pour la mère de Philothée que si elle avait préparé le linceul de sa fille, Philothée alla trouver son père. On était arrivé à la veille du jour fixé pour le mariage. « Mon père, dit Philothée en s'agenouillant, si j'ai rempli jusqu'à ce jour mes devoirs de fille soumise, bénissez-moi, en me pardonnant les fautes involontaires que j'ai commises. » Marco bénit sa fille, et comme elle lui baisait les mains en pleurant, il la releva pour l'embrasser ; Philothée crut apercevoir un peu d'attendrissement sur ce visage inflexible ; une lueur d'espoir brilla à ses yeux, puis s'éteignit aussitôt, car son père venait de murmurer une phrase qui devait faire disparaître l'hésitation qu'il avait éprouvée : « Radou est riche, se disait-il, bien riche. »

La nuit vint, et lorsque le charpentier fut endormi, deux femmes se glissèrent hors de la maison ; Philothée avait revêtu l'humble costume qu'elle devait porter pendant le reste de ses jours. Sa mère l'accompagna jusqu'en dehors de la ville. Au moment où elles allaient échanger des adieux suprêmes, elles virent une de leurs servantes s'approcher timidement ; ayant deviné le projet de ses maîtresses elle avait pris un habit semblable à celui de Philothée, et venait solliciter la permission de l'accompagner. « Va, heureuse fille, dit la pauvre mère, va avec elle. Combien j'envie ton sort ! Il m'est interdit de vous suivre, mes devoirs m'enchaînent ici ; je reste, afin d'expié la faute que je commets en aidant à cette désobéissance d'une fille envers son père ; cette faute me sera pardonnée, car la douleur que j'éprouve est assez grande pour la racheter. »

#### VOYAGE.

Kurté d'Argis est situé au milieu des monts Karpathes ; à travers ces montagnes de granit recouvertes de forêts, se déroulent des sentiers qui offrent à chaque pas une beauté nouvelle. La mince couche de terre qui tapisse la pierre ne suffit pas aux pins et aux sapins qui étendent leurs racines horizontalement en festons massifs, afin d'aller chercher plus loin l'espace et la nourriture qui leur manquent. Des ruisseaux se croisent en tout sens ; leur extrême limpidité permet de compter au fond de leur lit les cailloux contre lesquels leurs eaux s'irritent, et les truites qui les sillonnent en s'ébattant follement ; puis au fond des ravins ces ruisseaux deviennent des torrents, et le premier accident de terrain aidant, s'étendent en blanches nappes d'écume et retombent en cascades, dont le bruit anime la solitude et occupe les échos de ces montagnes solitaires. Mais toutes ces voix éloquentes de la nature, qui élèvent si bien l'âme vers le Créateur, toutes ces splendeurs du soleil levant dans ces forêts, dont la sombre verdure luttait vigoureusement avec ses rayons dorés ;

toutes ces beautés de la création, qui sont l'éternelle fête des cœurs religieux, laissaient Philothée indifférente et abattue. Elle venait de quitter sa mère, et désobéissait à son père; elle fuyait le toit paternel : tout entière à sa douleur, elle marchait sans avoir la conscience du mouvement qui la portait en avant, et ne sortait de cette torpeur morale que lorsqu'il s'agissait de soulager quelque misère. Elle était partie en comptant sur l'assistance publique, pour fournir à l'humble nourriture qui devait la soutenir jusqu'au couvent où elle se rendait; elle savait que les Valaques ne refusaient jamais de nourrir un voyageur nécessiteux; mais la prévoyance d'une mère avait garni d'aliments et d'argent la besace en poil de chèvre que Philothée portait sur l'épaule; au lieu d'implorer des secours, elle pouvait en offrir, et la tradition raconte qu'elle distribuait généreusement tout ce qu'elle possédait, sans qu'une prévoyance égoïste lui rappelât ses propres besoins. Un jour, au moment où elle venait de donner sa dernière pièce de monnaie, un aveugle lui demanda la charité; elle ouvrit machinalement son sac, et y trouva autant d'argent qu'au moment du départ; à la vue de ce miracle, la servante de Philothée se signa avec respect : « Ne sais-tu pas, lui dit sa maîtresse en souriant, que si l'on est souvent ruiné par les dépenses, on ne l'est jamais par les dons ? »

Pour arriver à leur destination, les voyageuses devaient traverser l'Ister, puis les provinces qui portent aujourd'hui le nom de Bulgarie et de Roumélie, provinces alors dévastées par la guerre et que hantaient des hordes de barbares nomades, fort hostiles à tous ceux qui professaient le christianisme. A force de courage et de prudence, elles parvinrent à effectuer heureusement ce périlleux trajet; mais les forces de Philothée la trahirent au septième jour de marche; il lui fut impossible de continuer son voyage, et ces deux femmes ayant découvert une grotte, s'y réfugièrent afin d'y prendre quelque repos. Philothée s'étendit sur la mousse et s'y endormit aussitôt; sa compagne, plus robuste, veilla, afin d'écarter tout danger. Philothée eut une vision terrible; un ange lui apparut, lui apprit que sa mère était en danger de mort, et lui commanda de retourner à Kurté d'Argis, en lui annonçant que c'était là, et non dans un couvent, qu'elle devait mériter les récompenses de la vie éternelle. — Sa compagne, entendant ses gémissements et ses pleurs, la réveilla. Philothée lui raconta sa vision, et toutes deux, oubliant leurs fatigues, reprirent, sans perdre un seul moment, la route de Kurté d'Argis.

Quelque hâte qu'elles fissent, la mort alla cependant plus vite encore; les deux voyageuses étaient arrivées devant une chapelle chrétienne, humble édifice construit en bois et en chaume, et caché

dans les forêts voisines de Kurté d'Argis; elles s'y arrêterent un moment; tout à coup la cloche de la chapelle, mise en branle, annonça lugubrement des funérailles. Saisie d'un pressentiment funeste, Philothée se levait vivement pour se remettre en route, lorsqu'elle vit un cortège funèbre descendre du sentier qui conduisait à la ville.

En tête de ce cortège marchaient deux hommes soutenant sur des brancards d'énormes gâteaux pétris de miel et de blé et décorés des initiales du nom de Jésus-Christ; de nombreux fuseaux, plantés dans ces gâteaux, avaient à leur extrémité des pommes et des figues. Un prêtre entouré de quelques assistants précédait, en psalmodiant, un cercueil porté par quatre hommes et contenant le corps d'une femme que l'on transportait à visage découvert (1). Tous ceux qui accompagnaient le cercueil portaient à la main un cierge en cire jaune. Philothée fixa ce tableau d'un oeil hagard : elle avait reconnu sa mère; elle avait à jamais perdu celle qui était sa consolation et sa force. Les amies de la défunte, qui avaient obtenu du charpentier la permission d'accomplir cette triste cérémonie selon le rite chrétien, ramenèrent Philothée mourante; mais ses peines ne devaient point se terminer si tôt; elle revint à la santé, après une maladie longue et dangereuse.

Tout entière à la perte qu'elle venait d'éprouver, Philothée fut presque insensible aux mauvais traitements dont son père l'accablait. Cependant il lui permit peu à peu de reprendre ses occupations et de remplacer sa mère dans tous les soins du ménage; il ne lui parlait plus de mariage : Radou avait disparu, et l'on disait que son humeur aventureuse et sa nature violente l'avaient porté à se joindre à une bande de brigands qui désolaient le pays.

Quoiqu'il accusât journellement sa fille d'avoir, par sa fuite, causé la mort de sa mère, le charpentier ne s'abusait pas sur la véritable raison de cette mort; son affliction était extrême et avait produit les effets habituels du malheur sur les âmes peu élevées : tous ses mauvais instincts s'étaient exaltés; la fureur la plus terrible éclatait en lui sur le moindre prétexte, et son avarice lui en fournissait de fréquents. Philothée, ainsi qu'il lui avait été annoncé, faisait une pénitence plus rude que dans le couvent le plus austère; Marco l'avait séparée de sa fidèle servante, il lui imposait les travaux les plus grossiers, et la moindre infraction aux habitudes de parcimonie rigoureuse qui gouvernaient la maison lui attirait des traitements barbares. Il avait

(1) Tous ces usages, restes vivants du paganisme, sont encore en vigueur aujourd'hui. Le gâteau, tradition incontestable du gâteau de Cerbère, précède toutes les pompes funèbres.

interdit à sa fille toute aumône, de quelque nature qu'elle fût. L'on raconte qu'un jour, emportée par un ardent désir de soulager la misère, elle donna un pain à une vieille femme. Que ne risquait pas Philothée pour faire cet humble don ? Elle s'exposait cependant avec courage à la violence de son père, et en attendait déjà les effets, lorsque, ô miracle ! le pain se retrouva sur la tablette où elle l'avait pris. Dès ce moment, certaine de ne causer aucun préjudice à son père, Philothée soulagea toutes les infortunes dont elle eut connaissance.

Un jour du mois de juillet, pendant que le soleil brûlait la campagne et que tous les travailleurs dormaient à l'ombre, un vieillard, vêtu d'un grossier tissu de laine, se présenta au seuil de la maison du charpentier ; une longue barbe blanche tombait jusqu'à sa ceinture ; il portait sur le dos une besace vide, et se traînait péniblement à l'aide d'un lourd bâton.

« Ma fille, dit-il à Philothée accourue pour lui porter secours, j'ai faim et soif, donnez-moi à manger et à boire. » — Philothée rentra aussitôt afin de satisfaire à cette demande, lorsque les aboiements furieux de son chien réveillèrent le charpentier, couché dans un verger, à quelques pas de la maison ; il aperçut le vieillard, et ordonna à sa fille, de sa voix la plus menaçante, de chasser ce vagabond. Celle-ci, n'ayant pas entendu l'ordre de son père, et comptant sur la protection miraculeuse qui remplaçait tout ce qu'elle distribuait aux indigents, revint près du mendiant et lui apporta des aliments : ivre de fureur, le charpentier s'élança vers elle, saisit la petite hache qu'il portait à la ceinture, et d'un seul coup l'étendit à ses pieds.

Le vieux mendiant prodigua ses soins à Philothée ; mais s'apercevant bientôt qu'il ne fallait plus s'occuper que de l'âme de cette sainte fille, il lui apprit qu'il était l'un des ermites qui habitaient les forêts des monts Karpathes, et n'en sortaient que lorsque le manque de nourriture les obligeait à se rapprocher de la demeure des hommes.

A ces paroles, qui lui annonçaient la présence d'un coreligionnaire, les traits de Philothée s'illuminaient d'une sainte espérance ; elle aperçut près du chevet de son lit le vieux charpentier anéanti par le désespoir et le repentir. « Mon père, dit-elle, pardonnez-moi ma désobéissance. Je ne l'aurais pas commise si je n'avais su que mes

dons ne vous occasionnaient aucun dommage. Mais après m'avoir pardonné, ne voudrez-vous pas écouter ma prière ? Oh ! si vous vouliez l'entendre, notre séparation ne serait que momentanée, ma vie aurait été de quelque utilité, et vous changeriez mes gémissements en cantiques d'actions de grâce. Écoutez-moi, il me reste si peu de temps à parler ! il me reste si peu de forces pour vous convaincre ! Je suis chrétienne, consentez à embrasser cette religion, qui de chaque douleur fait naître une espérance ; je bénirai ma mort si elle peut servir à vous persuader. D'ailleurs, et je l'éprouve en ce moment, ce n'est pas seulement dans la vie éternelle que cette religion récompense : ceux qui ont goûté la joie austère du dévouement ne peuvent plus se désaltérer à une autre source ; non, le sacrifice n'est point un acte méritoire qui doive assurer le bonheur éternel seulement, c'est le sacrifice même qui est le bonheur, c'est le dévouement qui est la récompense ! » — Philothée, dont une fièvre ardente soutenait les forces et exaltait les facultés, s'était dressée sur son lit. Subjugué par la solennité de la situation, convaincu par les paroles de sa fille, auxquelles tout une vie de bonnes œuvres donnait une autorité irrésistible, le charpentier tomba à genoux en s'écriant : « Je crois en ton Dieu !... » Aussitôt Philothée, comme si elle n'eût attendu que cette parole, s'affaissa et expira.

Après les funérailles, le vieil ermite reprit la route des monts Karpathes : à la porte de la ville il trouva un vieillard vêtu comme lui, qui le suivit dans ses forêts : c'était le père de Philothée, qui venait de faire don de tous ses biens aux pauvres de la ville de Kurté d'Argis.

—

Environ cent ans après, on retrouva le corps de Philothée, qu'un siècle entier n'avait pu réduire en poussière ; la tradition avait fidèlement gardé tous les détails qui concernaient sa vie et sa mort. Elle fut canonisée, et une église qui porte son nom fut élevée sous son invocation, à la place même qui avait été occupée par la maison du charpentier.

Cette église possède le corps de Philothée, qui est renfermé dans un cercueil recouvert de lames d'argent ; les fidèles sont admis à baiser le front et la main de la sainte.

M<sup>me</sup> EMMELINE RAYMOND.

## UNE FILLE ACCOMPLIE.

### I.

« Où est ma fille ?

— Elle est dans sa chambre.

— Encore dans sa chambre ! que fait-elle ?

— Elle étudie son piano.

— Quoi ! toute la journée ?

— Vous savez, mon frère, que c'est son bonheur.

— Ce n'est pas le mien. Pauline désirerait-elle remporter le grand prix du Conservatoire ?

— Vos réflexions, mon cher beau-frère, ne serviraient qu'à l'aigrir. Pauline n'a qu'un défaut, elle tient à ses idées; elle a son genre de vie, que voulez-vous ?

— Je veux... je veux qu'elle soit aimable, qu'elle me plaise, et elle ne me plaît pas du tout. Je sais qu'elle passe pour une fille accomplie; on la dit savante, grande musicienne, fort habile en toutes choses, mais je vous déclare, ma chère amie, que que si ma seconde fille est aussi accomplie que mademoiselle sa sœur, je me trouverai fort à plaindre.

— Je ne connais pas Eugénie, je l'ai vue deux fois pendant votre absence.

— Quoi! depuis cinq ans ma bonne vieille cousine, à laquelle je l'avais confiée, ne l'a amenée que deux fois à Paris ?

— Deux fois seulement. Elle avait quatorze ans lors de son premier voyage; c'était une enfant; on lui avait donné peu d'usage, peu de talents; elle m'a paru dans ce temps-là fort timide, un peu en retard.

— En retard ? Bon; l'autre est en avance, j'aurai des compensations. Et le second voyage, comment s'est-il passé ?

— Votre cousine a ramené ma nièce à Paris l'année dernière; j'ai peu vu ces dames, j'étais alors fort malade. Eugénie est pourtant venue de temps en temps me faire compagnie, elle apportait son ouvrage, elle travaillait auprès de mon lit; elle était bonne, attentive; je la crois fort douce, mais c'est une personne... une personne ordinaire.

— Ordinaire !

— Comme tout le monde, enfin.

— Comme tout le monde ! Parbleu ! j'en suis bien aise ! Voyons, Caroline, parlez-moi de mes filles, je ne les connais pas, moi, vieux marin, toujours absent. J'ai vu mes enfants en courant, je m'en suis rapporté aux soins que mes bonnes parentes ont bien voulu donner à leur éducation; mais aujourd'hui que me voilà, Dieu merci, bon à rien, je veux jouir de la vie, il est bientôt temps. Je veux habiter une bonne petite ville de province où j'ai des parents, des amis d'enfance; je n'aime point votre Paris; il me faut une existence paisible, en compagnie de mes enfants. Ah ça ! parlez-moi d'Eugénie, si vous en savez un peu plus ?

— J'en sais fort peu de chose; elle est assurément fort bien, mais...

— Ah ! mon Dieu, tous vos *mais* me font peur.

— Mais je crois, entre nous, qu'elle est bien au-dessous de sa sœur; Pauline est charmante, c'est une femme tout à fait supérieure.

— Bah !

— En douteriez-vous ? Cherchez parmi les

jeunes filles que vous rencontrerez dans le monde une pareille organisation : vous n'en trouverez point.

— Mais enfin, comment donc est-elle organisée ? car, en vérité, j'en n'y entends pas grand'chose; j'ai plus étudié les côtes de l'Océan que le cœur humain. Tout ce que j'ai vu en ce dernier genre, c'est le cœur de Louise, votre sœur, ma pauvre femme que j'ai perdue ! Il était parfait celui-là ! Quelle bonté, quelle amabilité ! Pourquoi ces êtres-là ne sont-ils pas immortels ?... Enfin, parlons de Pauline, qu'a-t-elle appris ? que sait-elle ?

— Elle sait un peu de tout.

— Votre sœur ignorait bien des choses, et elle était charmante, néanmoins. Voyons, sait-elle parler chinois ?

— Non.

— A la bonne heure.

— Mais, en revanche, elle parle anglais, elle entend l'italien, elle lit l'allemand.

— Vous m'effrayez, moi qui n'ai jamais su mon grec et qui ai oublié mon latin.

— Elle joue du piano comme un ange.

— Ah ! ah ! Les anges jouent-ils mes vieux airs d'autrefois, car je n'aime pas votre musique nouvelle ?

— Mon cher ami, Pauline ne joue pas de vieux airs; son genre est le brillant, la difficulté.

— Tant pis, je n'aime point les choses si difficiles.

— Elle monte à cheval comme une amazone ?

— Pourquoi faire ?

— Elle est intrépide; elle suivrait des chasses, peut-être des courses au clocher.

— Je réponds bien que non, par exemple ! Louise se tenait fort bien à cheval, elle était gracieuse et adroite; elle se promenait avec moi et quelques amis, c'était bien; plus c'est trop. Que sait-elle faire encore, s'il vous plaît ?

— Elle danse à ravir, tout le monde en parle.

— Elle aime la danse ? Comme sa mère, pauvre femme ! Je la vois encore sautant, s'amusant comme une enfant. Je la menais au bal, c'était bien; je ne l'y menais pas, c'était encore bien. La danse pour elle n'était qu'un plaisir très-passager et non point une rage; je n'aime pas beaucoup les rages. Et ensuite ?

— Ensuite elle nage dans la perfection.

— Allons, cela peut servir à ne pas se noyer, et puis, comme vous dites, il est bon de savoir un peu de tout. Et après ?

— Elle chante fort bien.

— Ah ! voilà qui me plaît; elle me chantera les romances de ma Louise, je les ai conservées religieusement.

— Vous aurez de la peine à obtenir cela.

— Comment donc ?

— Les grandes musiciennes n'aiment pas à chanter des riens.

— Et si les riens me plaisent? Il me semble que le parfait contentement d'une demoiselle doit être d'amuser son monde. Qu'a-t-elle appris encore?

— Que vous dirai-je? Elle fait des fleurs artificielles, du pastel...

— Et son aiguille, quand donc m'en parlerez-vous?

— Elle brode comme une fée.

— Mais les fées savent-elles coudre?

— Pauline coudrait, je pense, comme une autre, si elle s'en donnait la peine.

— Elle ne se la donne pas, je vois cela. Et puis?

— Et puis? Que voulez-vous de plus?

— S'entend-elle un peu au ménage, à la cuisine?

— Ah! la pauvre Pauline! Allez donc lui parler de cela!

— Mais sa mère, qui la valait bien, surveillait à merveille les gens de sa maison; elle tenait ses comptes mieux que je n'aurais su le faire; elle avait même quelques connaissances pratiques. Je me souviens d'une année entière passée à la campagne: nous avions, par aventure, une cuisinière qui n'avait jamais su faire la soupe, et Louise lui enseigna la science si utile du pot au feu, et la mena de plus fort en plus fort jusqu'à la crème à la vanille. Bonne Louise! comme elle faisait tout cela gentiment!

— Je vous trouve bien sévère; Pauline en sait plus que la moitié des femmes.

— C'est vrai; mais elle ignore ce que sait l'autre moitié.

— Vous demandez trop!

— Moi? Et que me faut-il donc, à moi bon vieux marin en retraite? Il me faut mille petites choses, excepté des merveilles; je ne suis pas pour les merveilles. Être bonne, tenir sa maison, charmer son entourage, voilà en trois mots l'idée que je me suis toujours faite d'une femme accomplie; ce n'est pas ma faute, c'est la faute de ma pauvre Louise.

— Croyez-moi, quand vous serez témoin des succès de Pauline, vous ne lui reprocherez rien.

— Ce sera pour les jours où je sortirai; mais quand je resterai chez moi, je ne serai témoin de rien. Enfin... pauvre petite, il est certain qu'elle est charmante, mais je crains fort de n'être point charmé, moi qui ne suis que le papa.

— Vous êtes un papa exigeant.

— Je suis un papa grognon. c'est cela que vous voulez dire, ma chère belle-sœur? Eh bien, non, vous pouvez m'en croire, il y a si long-temps que je me connais! je suis le meilleur homme du monde, vrai, c'est positif. Il me faut peu pour être content, mais ce peu il me le faut.

Le capitaine Valmy, malgré ses manières brusques, était, comme il le disait, le meilleur homme du monde, il cachait un grand sens sous la caus-

tique rudesse de son ton et de son langage. Devenu veuf peu après la naissance de sa seconde fille, il avait confié Pauline à madame Delmont, sa belle-sœur, et Eugénie à une de ses cousines, femme âgée et remplie d'expérience, qui habitait la Bretagne.

Le capitaine, moitié bizarrerie de caractère, moitié condescendance au désir de sa cousine, avait consenti à séparer ses enfants et à leur laisser suivre la pente qui serait donnée à chacune par l'influence de leurs mentors.

En vrai marin, monsieur Valmy entendait peu de chose à la vie du monde. Maître à son bord, ferme, expérimenté, il ne savait plus rien, disait-il, dès qu'il avait touché la côte, et ne pensait ordinairement qu'à se désennuyer du bord jusqu'à ce qu'il se rembarquât de nouveau pour se désennuyer de la terre.

De cette vie agitée était né un grand besoin de repos et de bonheur intime. Le brave marin, dans sa vieillesse, voulait se sentir vivre, et son rêve c'était l'aisance de la province entre ses deux filles et quelques amis.

Pour pouvoir se promettre un avenir selon ses désirs, il aurait fallu disposer Pauline et Eugénie à partager les goûts de leur père; mais, imprévoyant, et, comme il l'avouait, sans connaissance du cœur humain, le capitaine ne s'était jamais occupé des détails, et il avait plus d'une fois fait le tour du monde se répétant: « Mes filles seront charmantes, leur mère était si bonne! »

Pauline et Eugénie, depuis quelques années, étaient presque étrangères l'une à l'autre: plusieurs causes avaient amené ce résultat. D'abord madame Delille habitait la Bretagne, et puis, n'ayant pas sur l'éducation les mêmes idées que madame Delmont, elle avait évité de réunir les jeunes filles avant que leurs caractères fussent formés.

Pauline, qui avait passé huit ou dix ans dans un des plus brillants pensionnats de Paris, était le type de la jeune Parisienne de bon goût. Belle, instruite, gracieuse, on la disait accomplie; et sa tante, qui l'adorait, l'aurait dit elle-même, si elle ne lui avait trouvé un petit défaut, celui de tenir un peu à ses idées: cela voulait dire que Pauline, du matin au soir, ne faisait que sa volonté, qui n'était pas souvent conforme à la volonté des autres.

Eugénie, beaucoup moins brillante, avait été élevée dans la soumission, dans l'étude des choses sérieuses, dans la pratique habituelle du devoir: elle était peu connue, peu citée, point du tout admirée. Quelques personnes graves disaient en parlant d'elle: « Elle est fort bien; » puis on n'en parlait plus.

Le moment était venu de se réunir à leur père, ce ne fut pas sans beaucoup de larmes que les

deux filles se séparèrent de leurs bonnes parentes. M. Valmy promit à sa belle-sœur et à sa cousine de venir chaque année passer quelque temps près d'elles avec leurs élèves, et on se sépara en se disant : « Au revoir. »

## II.

« Quelle vie, mon Dieu ! quelle vie !

— Tu as bien de la peine, ma pauvre Pauline, que je voudrais te consoler !

— C'est impossible, je suis si triste ! C'est plus fort que moi ! Comment veux-tu que je vive dans un trou ?

— Pauvre pays ! Voyons, ma sœur, y a-t-il moyen de changer notre situation ? de modifier les idées de papa ? A son âge, n'a-t-on point ses habitudes ?

— Je m'en aperçois !

— Tu auras les tiennes, va !

— Ce ne seront certainement pas les mêmes.

— Oh non ! Toi, je te vois dans cinquante ans d'ici, assise en *grande* toilette, dans un *grand* fauteuil, au milieu d'un *grand* cercle, tout en *grand* ! Tu seras toujours en représentation : il te faudra du monde, beaucoup de monde, du bruit, des nouvelles... tout cela marchera de front avec la canne et les lunettes.

— C'est possible, mais conviens que ce ne sera pas ennuyeux, du moins.

— Cela dépend des goûts : je m'ennuierai beaucoup chez toi, moi, quand je serai vieille.

— Toi ? tu ne quitteras jamais ton *petit* intérieur : je te vois assise dans ton *petit* coin, avec ton *petit* tricot, ton *petit* livre d'heures... deux ou trois vieux amis citant le *Moniteur* ou racontant les merveilles d'autrefois entre deux prises de tabac.

— Mais certainement, et je compte bien trouver beaucoup de charmes dans mes tisons, mon journal et ma petite partie.

— Je te souhaite, ma chère, un bonheur parfait.

— Merci. Mais d'ici à ces temps fortunés, il faut pourtant vivre à peu près bien.

— Impossible ! j'ai toujours entendu dire que la jeunesse est le beau temps de la vie ; on m'a donné des talents, des goûts de luxe, de toilette, tout cela pour m'enterrer toute vive dans un... tu ne veux pas que j'appelle ça un trou ?

— Mais non ! Gùtres est une charmante petite ville : demande aux voyageurs qui la visitent, ils admirent tous sa situation.

— Sa situation ! laisse-moi donc ! Hier j'ai fait trois fois le tour de la ville et je n'étais pas fatiguée !

— Il fallait le faire dix fois ! Il y a toujours moyen de s'arranger.

— Tu trouves tout bien ; c'est un don particulier !

— C'est un secret.

— Donne-le-moi, Eugénie, ton secret ?

— Tu le veux, ma bonne sœur ? Eh bien, je vais causer avec toi à cœur ouvert ; mais, je t'en prie, ne te fâche pas.

— Me fâcher contre toi, serait-ce possible ?

Pauline et Eugénie s'embrassèrent cordialement, et sentirent pour la première fois qu'elles s'aimaient beaucoup plus qu'elles ne se l'étaient dit : jusqu'ici leurs goûts si différents avaient paru se choquer, leurs habitudes diamétralement opposées semblaient les désunir ; mais dans chacune était le cœur de Louise, et, comme disait le vieux marin : — Louise était si bonne !

« Voyons, parle-moi, reprit Pauline en penchant sa belle tête sur l'épaule d'Eugénie : dis-moi comment tu fais pour t'arranger de tout ? Il semble que rien ne te manque.

— Chère Pauline, tu ne sais donc pas qu'il m'a toujours manqué beaucoup de choses ?

— Comment ? ma cousine disait à papa que tu te trouvais si heureuse à Lorient, près d'elle ?

— Heureuse, certainement. Pourquoi ? Parce que je savais que dans la vie on rencontre un peu de bien, beaucoup de mal : j'acceptais le côté satisfaisant avec une grande reconnaissance, et je me disais quant au reste : Cela doit être ainsi ; ces ennuis, ces déceptions, ces contraintes, tout cela ensemble s'appelle *la vie* !

— En voilà de la philosophie !

— Veux-tu raisonner un peu avec moi ?

— Tu sais donc raisonner, toi ? tu es bien heureuse ! Moi, je sais lire, étudier, j'ai beaucoup de facilité, une grande mémoire, mais raisonner, c'est au-dessus de mes forces.

— On ne te l'a pas appris, peut-être ?

— Est-ce que cela s'apprend ?

— Tout s'apprend, chère amie. Veux-tu que je te répète ce que m'a dit souvent notre cousine à ce sujet ?

— Il me semble que cela doit être assez ennuyeux.

— Pas trop.

— Allons, j'écoute.

— Ma cousine m'a toujours représenté la vie comme une tâche, un devoir, et la jeunesse comme l'apprentissage du devoir.

— L'apprentissage ? c'est amusant !

— Très-amusant, parce que dans la jeunesse on est ordinairement de si bonne humeur, qu'on prend tout en riant, et toujours les choses s'arrangent de manière à nous laisser un peu de bon temps.

— Tu trouves ?

— Oui. Ma cousine dit que les joies qui nous sont destinées ressemblent à quelques beaux jours

d'hiver ; tu vas bien comprendre cela : l'hiver est une saison pluvieuse, n'est-ce pas ?

— Sans doute ?

— Eh bien, l'hiver est une saison pluvieuse, et la vie est une saison...

— Ennuyeuse, pour rimer.

— Justement. D'où vient que tu te réjouis de quelques beaux jours de soleil en décembre ? c'est parce que tout d'abord tu t'es attendue à avoir de la pluie.

— Bien ; de même si je m'attendais à tous les malheurs possibles, les ennuis journaliers me sembleraient de vraies bénédictions ? Ce doit être la morale ? Je l'ai sentie venir.

— La trouves-tu juste ?

— Juste, oui, mais triste comme... comme la pluie !

— Que veux-tu faire ? nous révolter ? Qu'y gagnerions-nous ? Nous soumettre n'est-il pas plus sage ? Compare deux personnes, dont l'une se réjouit d'un beau jour d'hiver, parce qu'il aurait pu pleuvoir, et l'autre se plaint parce qu'il ne fait pas assez chaud. Laquelle est la plus heureuse ?

— Alors il faut, selon toi, s'ennuyer tant et plus pour mieux jouir de loin en loin.

— Hélas ! s'ennuyer autant que les circonstances l'exigent. Libre à chacun, par exemple, de ne pas se chagriner pour des bagatelles, et de tirer parti de quelques bons moments qu'on sait toujours trouver en cherchant bien.

— J'ai bien cherché depuis six mois que j'ai quitté Paris, et je n'ai pas trouvé grand'chose.

— Cherchons ensemble, tout est facile à deux. Tu n'appelles plaisirs que ceux qu'on t'a fait connaître et qui tenaient à tel lieu, à tel genre de vie : il y en a d'autres que je connais, moi, qui se trouvent partout, même dans la solitude. Veux-tu que je te dise une pensée qui m'est venue hier ?

— Dis-moi.

— C'est qu'il nous manque à toutes deux beaucoup de choses.

— A toi il ne manque rien : tu rends papa heureuse, tu as l'air d'être heureuse aussi.

— Si, si, il me manque beaucoup de choses, et j'ai trouvé un moyen de remédier à tout.

— Quel moyen ?

— C'est de nous fondre l'une dans l'autre, parce que de nous deux on ferait presque une fille accomplie. Qu'en penses-tu ?

— C'est pourtant vrai ! Quand j'y songe, je trouve qu'il te manque à toi une étincelle, un je ne sais quoi... tu risques de tourner trop vite à la bonne femme.

— J'en conviens : j'ai besoin d'un air de Paris, d'un je ne sais quoi, comme tu dis. Cela peut s'acquérir, n'est-ce pas ?

— En douterais-tu ?

— Convenons d'une chose, ma bonne Pauline,

étudions-nous sans préventions, avertissons-nous des petites réformes à faire, et puis, après ce travail, qui sera facile, allons passer quelque temps près de nos bonnes parentes, ainsi que papa nous l'a offert. Il viendra avec nous : nous lui demanderons de passer l'hiver tout entier à Paris, et là, aidée des conseils de ma tante Delmont, je deviendrai moins timide, moins.... je serai un peu plus comme toi, qui es si bien.

— Ma bonne sœur, comme tu m'aimes ! Et puis, nous irons ensuite à Lorient, n'est-ce pas ? Ma cousine reformera ce qu'il y a de mal en moi, mais il faudra du temps pour un si grand ouvrage.

— Tout ira bien, va, parce que Dieu nous bénira.

— Il te bénira toi, et moi peut-être, à cause de toi. Ah ! Eugénie, je ne sens pas comme toi la consolation de la piété.

— Pauvre amie ! Est-ce ta faute ? on t'a donné les enseignements extérieurs, on ne t'a point fait connaître l'esprit de la religion : tout cela se fera, et quand ce sera fait, crois-moi, tu pourras être triste, mais tu ne seras pas malheureuse.

Les deux sœurs s'embrassèrent de nouveau. Cette fois elles étaient plus que sœurs, elles étaient amies intimes.

### III.

« En vérité, ma bonne cousine, mon almanach a raison pour la première fois de sa vie.

— Ah ! ah ! qu'a-t-il prédit votre almanach ?

— La fin du monde.

— Déjà ?

— Évidemment.

— Vous m'effrayez, j'avais espéré ne pas la voir.

— Il faut vous résigner.

— Que se passe-t-il donc ?

— Ne le voyez-vous pas ? tout change, tout se modifie ; il y a des signes, des signes...

— Dans le soleil ou dans la lune ?

— Ni l'un ni l'autre ! En deux mots, j'arrive à Paris au commencement de l'hiver avec mes deux filles ; l'une qui riait volontiers, l'autre qui pleurait toujours. Nous voilà tous établis dans le palais des grâces, chez ma belle-sœur enfin.

— Je connais madame Delmont : charmante femme, ravissante !

— Tout ce que vous voudrez ; très-bonne personne au fond, mais c'est un en l'air, un en l'air, ça ne finit plus. Bref, je vois Pauline reprendre sa gaieté, son enjouement ; c'est tout simple, elle était dans son centre. Mais voilà mademoiselle Eugénie qui se lance. Ma petite provinciale, bien simple, bien timide, un peu sauvage, la voilà qui court le monde avec sa tante et sa sœur. Mademoiselle apprend à danser, à monter à cheval, à parler sans rien dire, à faire très-adroitement mille petits

ouvrages... des petites... je ne sais pas comment on appelle ça ; des bêtises enfin, mais fort jolies, ma foi ! Et me voilà avec deux Parisiennes au lieu d'une. Il est vrai que pour ma consolation Eugénie a gardé son fonds, ce fonds solide que vous lui avez donné, mon excellente amie.

— Il faut avouer que je vous l'ai rendue bien incomplète ; mais, du moins, la partie essentielle n'avait pas été négligée.

— Je ne sais vraiment pas trop ce qui manquait à cette petite, je la trouvais parfaite, et cependant je la trouve encore mieux. Elle a plus de charme aux yeux des étrangers, et cela flatte le papa... Que voulez-vous, on a son petit amour-propre.

— Eugénie a beaucoup gagné : j'en ai fait une fille solide et aimable ; votre belle-sœur lui a, pour ainsi dire, inoculé un peu de sa grâce et de son élégance. La voilà aujourd'hui une fille...

— Une fille accomplie !

— Le mot est flatteur.

— Qui oserait me contredire ? En sortant de nos mains il ne lui manquait presque rien, rien du tout même. Ce rien du tout elle l'a acquis en peu de mois, je suis le plus heureux des pères. Mais ma pauvre Pauline ! qui lui donnera tout ce qui lui manque ? Chez elle, c'est la base qui a été négligée. On a jeté sur elle un vernis fort brillant, et puis on a cru que tout était fait, sans penser que ce vernis tombe quand la jeunesse s'en va. Un temps approche, car les années passent vite, un temps approche où Pauline s'effacera nécessairement de la scène du monde ; elle ne sera plus ni jeune ni jolie ; d'autres femmes prendront sa place, elles seront à leur tour écoutées, applaudies, que lui restera-t-il ? Un ménage, des occupations sévères, de longues heures de solitude. Et que deviendra-t-elle, ma pauvre Pauline ? Un livre sérieux la fait bâiller, une conversation grave l'endort, la campagne la rend malade, la vie de province l'ennuie. Elle ne sera pas assez riche pour mener jamais grand train à Paris, et tous ses goûts, toutes ses habitudes tendent à jeter par la fenêtre quarante mille livres de rente. Ah ! les éducations brillantes !

— Oui, mais si une jeune fille, belle, instruite, brillante se pliait aux occupations plus basses en apparence et en réalité plus utiles, si cette jeune fille, dirigée par son cœur noble et droit, se soumettait aux bons conseils qu'une vieille amie lui donnerait ? Si, plus pieuse, plus soumise aux tristesses de la vie, elle acceptait comme des épreuves les contrariétés de chaque moment ; si, en outre, elle devenait bonne ménagère...

— Si, si, si, ma bonne amie, avec un si on met Paris dans un étui. Ces choses-là n'arrivent point. Pauline a été mal élevée, c'est une affaire finie.

— Il y a du remède.

— Il n'y en a point.

— Je connais Pauline.

— Et moi aussi.

— Voilà un mois seulement qu'elle est à Lorient, et je vois quelle bonté naturelle il y a dans cette âme, quelle candeur au milieu de bien des idées fausses, de bien des habitudes légères. Pauline est, comme toutes les natures élevées, prête à obéir si elle voit que l'on a sur elle une supériorité réelle.

— Prête à obéir ? Ah ! pour le coup, je ne m'en suis jamais aperçu.

— Sans doute, mon cousin, parce que vous n'appellez obéissance que la soumission passive d'un être forcé de plier. Il y a dans une autre sphère des âmes d'élite qui, libres et fières, s'inclinent volontairement quand on leur a fait, pour ainsi dire, toucher du doigt la vérité. Comprenez-vous ?

— Non. Que voulez-vous ? Moi j'ai passé ma vie à dire à mes matelots : — Faites cela. — Ils le faisaient, et du diable s'ils savaient pourquoi !

— Cette obéissance aveugle ne se peut trouver dans Pauline ; mais faut-il pour cela croire que tout est perdu ? N'y a-t-il pas lieu de fonder une forte espérance sur une personne éclairée déjà, qui, de bonne foi, vous prie de l'éclairer davantage, et se soumettant avec simplicité, marche dans la nouvelle route qui lui est tracée ?

— Ah ! vous en savez plus long que moi. Je vois ce qui se voit, et je ne cherche pas à deviner plus, aussi bien je n'y parviendrais pas. Pauline ne m'a jamais fait l'honneur de m'ouvrir son cœur. Elle s'ennuie fort avec moi, et je ne sache pas qu'elle en fasse le moindre mystère. Il faut donc que je m'habitue à lui voir faire la moue.

— Ce n'est pas supportable.

— Ah ! chacun a ses défauts. Au fait, elle est bien gentille : c'est ma fille Eugénie qui m'a gâté, je vois bien cela.

— Bon père, voulez-vous être gâté par Pauline et par Eugénie ?

— Voyons, voyons, je veux bien, moi, s'il y a un moyen ?

— Faites un sacrifice, retournez à Guitres avec Eugénie, reprenez votre vie douce et tranquille au milieu de vos vieux amis ; moi, je garde Pauline.

— Vous gardez Pauline ? Elle ne voudra pas.

— C'est elle qui me l'a demandé.

— En vérité ?

— Vous pensez bien, mon ami, que je n'aurais jamais osé entreprendre une tâche qui paraît au-dessus de mes forces, si quelqu'un ne m'avait préparé les voies. Notre Eugénie, voyez-vous, c'est...

— C'est un ange !

— Vous avez raison. Par sa piété indulgente et aimable, elle a gagné l'estime et je dirai le respect de sa sœur. Pauline, maintenant, n'a plus rien de caché pour Eugénie ; elle admire sa dou-

ceur, sa condescendance, le sérieux de ses idées, malgré son enjouement habituel, et, croyez-moi, le plus vif désir de votre fille aînée c'est d'imiter tout ce qu'elle voit de beau et de bon dans Eugénie. Pour cela elle sent le besoin d'être guidée pas à pas, et, par une abnégation volontaire dont à son âge il faut lui savoir gré, elle m'a priée de refaire son éducation, comme elle dit avec une candeur qui m'attendrit.

— Pauvre enfant ! chère petite ! Qu'elle ne se tourmente donc pas ! Elle est bien comme elle est, ce sont de petits riens...

— Allons, voilà comme ils sont tous, ces pères ; ils font les inflexibles ! A les entendre, il faudrait marcher comme des soldats ou des matelots ; et puis vienne une circonstance qui demande un peu de caractère, on voit le fond, le fond c'est la faiblesse.

— C'est pourtant vrai ! C'est drôle, comment donc avez-vous appris ce qui se passe dans mon cœur ?

— En étudiant d'autres cœurs. Quand on veille sur soi, et qu'on observe habituellement ce qui se passe autour de soi, on acquiert nécessairement un peu d'expérience.

— Ah ! vous êtes bien habiles, vous autres.

— Eh bien, vous me laissez Pauline ?...

— Est-ce qu'elle le veut absolument ?

— Vous avez peur ? Vous croyez que je vais la rendre malheureuse ?

— Non, certainement, ma bonne cousine ; mais cette petite a besoin d'être gâtée.

— C'est votre affaire ; moi je prétends la réformer.

— Il ne faudrait pas la faire pleurer.

— Soyez tranquille, les leçons d'une vieille amie ne lui feront pas verser tant de larmes que ses illusions et ses douleurs imaginaires.

— Vous la garderiez longtemps ?

— Une année.

— Une année ? Mais c'est excessivement long.

— Vous disiez tout à l'heure que cela passait vite.

— Oh ! non ; dans certain cas, peut-être.

— Mais pas dans celui-ci, n'est-ce pas ? Voyons, mon cousin, du courage, je vous renverrai une seconde Eugénie. Est-ce que cela n'est pas bien séduisant ?

— Chère Eugénie ! ma pauvre Pauline !

— Décidément je ne vous demande pas votre consentement, parce que vous seriez capable de ne pas me le donner.

— Je ne dis ni oui ni non ; faites ce que vous voudrez ; ce qu'elle voudra, la chère enfant ! Ah ! mon Dieu, comme cela me fait de la peine !

#### IV.

« Eugénie, que tu as été bonne !

— Qu'ai-je fait, chère sœur ?

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. 5<sup>e</sup> SÉRIE. — N<sup>o</sup> IX.

— Tu as rendu pour moi aimable ce qui me paraissait sévère, attrayant ce qui me semblait repoussant ; crois-tu que sans toi j'aurais eu jamais la force de me mettre entre les mains de notre cousine ? Je l'aurais crue exigeante, incapable de compatir à ma faiblesse, je me serais bien trompée.

— Ma bonne Pauline, dis-moi comment s'est passée cette année d'absence qui nous a paru si longue à mon père et à moi ?

— D'abord j'ai été triste, oh ! bien triste ! Il me semblait que tu m'avais laissée toute seule dans un chemin de douleurs ; je voyais en moi tant à réformer ! je me disais : compléter Eugénie était chose facile, il n'y avait qu'un coup de pinceau à donner ; mais, moi !

— Tu t'exagérais les réformes à faire ; tu avais pour moi des regards trop indulgents et pour toi des regards trop sévères.

— Ne parlons pas de cela, nous ne pourrions pas nous entendre. J'étais donc bien triste après ton départ de Lorient ; cependant, jour par jour, je sentais augmenter la confiance que tu m'avais donnée en notre chère cousine ; j'avais des heures de découragement, de dépit quelquefois ; alors ton souvenir me préservait de la révolte ; je me disais : Eugénie a supporté cela, elle a pu le supporter. Quand les occupations vulgaires dont ma cousine voulait me donner l'habitude étaient en contradiction avec mes goûts, je me disais : Eugénie a fait cela, elle a pu le faire. Et, sans être auprès de moi, tu me guidais encore ; chaque fois que ma nature fière ou amollie disait : « C'est impossible ! » toi, mon bon ange, tu disais : « C'est possible. » Quand, trop lasse de ma vie obscure, je retournais par la pensée aux succès de ma vie parisienne, j'étais prête à abandonner la tâche que tu m'avais fait entreprendre ; mais encore ta douce image m'apparaissait ; je me représentais mon Eugénie pendant ce dernier hiver passé à Paris, mon Eugénie parée comme moi, riieuse comme moi, trouvée belle et charmante plus que moi, et je me disais : Elle peut plaire au monde, le monde peut lui plaire, mais son cœur n'y est point attaché. Le plaisir n'est pour elle qu'un accessoire qu'on accepte ou qu'on abandonne avec une indifférence presque égale. Le but de sa vie c'est le devoir, et Dieu, qui a reçu ses premières pensées, lui rend le devoir aimable. Voilà ce que je me disais, bonne sœur ; tu le vois, nous vivions ensemble, et la meilleure c'était toujours toi.

— Tu m'aimes trop, Pauline.

— Jamais trop ! Vois-tu, j'étais plus loin que tu ne crois de la possibilité du bonheur. Il me fallait avant tout une scène brillante ; je n'avais jamais compris le plaisir sans beaucoup de préparatifs. J'ai su par toi qu'on peut trouver partout un calme si parfait de l'âme, une sérénité si

grande que le bonheur qui en résulte est bien préférable à tous les plaisirs. Ma cousine a été pour moi d'une indulgence extrême. Quand je manquais aux conventions faites entre nous, elle me consolait à cause du découragement qu'elle voyait naître en moi, sans que je le susse encore. Elle m'a tout aplani, elle a rendu possible tout effort et toute contrainte; mais le secret de tout cela... tu le connaissais depuis long-temps, Eugénie.

— Et toi, tu le connais aujourd'hui.

— Comment sais-tu cela?

— Écoute, Pauline, il y a quelques jours je suis entrée dans ta chambre sans faire de bruit. Il était neuf heures du soir, et je n'avais point de lumière. Une véritable peine t'était survenue; tu l'avais supportée sans murmure, je voulais te féliciter de ta résignation, car tu n'avais cherché aucune consolation humaine, tandis qu'autrefois tu ne savais rien souffrir sans moi.

— Je m'en souviens.

— J'entrai donc dans ta chambre, tu étais à genoux devant un crucifix.

— Tu ne m'as rien dit?

— Qui l'aurait osé? Tu étais bien moins à moi qu'à Dieu. C'était ton cœur qui priait, et sans doute il disait : J'ai souffert et je souffre encore, donnez-moi du courage, vous, mon Dieu, qui le pouvez mieux qu'aucune de vos créatures!

— Eugénie, c'a été ma prière ce que tu dis là, je l'ai pensé; oui, je te l'avoue, je suis maintenant plus à Dieu qu'à la terre, et voilà le secret du changement qui s'est fait en moi. Personne n'eût obtenu de moi de tels efforts et de tels sacrifices. Refaire tout son être, vivre dans un milieu paisible quand on se croit né pour le mouvement et les émotions fortes; mourir à soi-même chaque jour, tout cela c'est un travail de géant; je l'avais entrepris pour toi, mais je ne l'ai continué que pour Dieu : lui seul est assez fort pour soutenir mon âme. O Eugénie! que j'ai souffert et que je souffrirai encore!

— Ne sens-tu pas qu'avec Dieu on peut beaucoup?

— Tout. Que sa volonté se fasse sur moi et sur tout ce qui tient à moi!

— Oh! que tu as bien compris les enseignements qui t'ont été donnés! Pour en venir là, il ne t'a fallu qu'une année; à moi, il m'a fallu bien longtemps.

— Je crois bien, toi tu n'avais pas d'Eugénie!... Mais voilà papa, prenons garde... »

En ce moment entra le bon capitaine. Il se mit à causer gaiement avec ses filles et parla comme toujours du bonheur réservé à sa vieillesse.

« En vérité, c'est trop! Oui, je suis trop heureux! Je vais à Paris, d'où je ramène mon Eugénie Parisienne au dehors et provinciale au dedans, parfaite enfin! Je vais à Lorient, on me prend ma Pauline, on lui montre à coudre, à faire le ménage, à économiser son argent, à s'amuser sans frais... je vous le répète, je suis trop heureux! »

— Tout cela, mon père, est bien doux à entendre, dit Pauline.

— Sans compter, ma fille, que tu as fait des progrès en musique à Lorient.

— Vous m'étonnez, mon père, j'ai à peine étudié.

— Quand tu es partie, tu ne jouais pas mes vieux airs, tu ne chantais pas la belle romance de ta pauvre mère; à présent, tu sais tout cela sur le bout de ton doigt : voilà ce que j'appelle être musicienne, moi, c'est jouer à première vue tout ce qui fait plaisir aux autres. Tu as du talent et beaucoup de talent! »

Pauline regarda sa sœur. Ce regard disait : Applaudissement de la foule, succès de salons, vous avez bien pâli!

« Tu vois, ma chère petite, que même dans une ville de province, on peut n'être pas malheureuse.

— Partout où vous irez, mon père, je saurai vivre maintenant.

— Elle a dit cela comme sa pauvre mère! Viens m'embrasser, Pauline, et toi aussi, Eugénie. Quel est donc le bonheur suprême pour un père? c'est d'avoir une fille accomplie. Eh bien, moi, j'en ai deux.

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

## CE QUE L'ON DIT SANS Y PENSER.

### I.

Ce soir-là, Wilhelmina Van Geertruyne offrait le thé à ses amies. Cinq ou six jeunes filles étaient assises autour d'une table chargée de pâtisseries, de biscuits, de gâteaux de toutes les espèces, et tout en savourant le bon thé de Caravane, en mangeant les productions de Schrande, le meilleur pâtissier d'Anvers, elles causaient sans se donner

de relâche. Les passants qui traversaient, inoffensifs et paisibles, la jolie place Verte, fournissaient ample matière à leurs observations, car la table à thé avait été roulée auprès d'un balcon, et à travers les fleurs, les cages d'oiseaux, les lampes en terre cuite remplies de lierre et de plantes grimpantes qui, en Belgique, ornent si gracieusement les embrasures des fenêtres, les jeunes filles voyaient à merveille tout ce qui se

passait dans la rue, et de malins commentaires saluaient chaque figure connue.

Une des jeunes filles avait remis sa tasse sur le plateau, et elle profitait des dernières lueurs du jour pour achever une magnifique broderie, chef-d'œuvre de goût et de patience. « Mais, Isabelle, dit Wilhelmina, à qui confieras-tu pour les laver ce beau col et ces belles manches? je ne connais à Anvers aucune blanchisseuse à qui j'osasse remettre un si précieux travail! — Oh! je le donnerai tout bonnement à notre blanchisseuse, Catherine Joos; elle est si adroite et si soigneuse! — Quoi! tu emploies Catherine Joos! une femme qui boit! — Catherine! elle est si pâle et si triste, et tu prétends qu'elle boit! ce n'est pas la même Catherine! — Oh! va, je la connais bien! n'a-t-elle pas servi chez mon grand-père? nous la connaissons tous... C'est la veuve d'un maçon; elle a un petit garçon qui va à l'école tout près d'ici, et chaque jour il va chercher une mesure de genièvre chez le marchand de liqueurs du marché au lait... Je l'ai vu vingt fois... — Et que fait-il de ce genièvre? — Il le porte à sa mère... Pauvre petit garçon! il est gentil, mais sa mère! une femme qui boit! — Je dirai cela à maman, et, bien sûr, nous n'emploierons plus Catherine Joos. — Ni nous non plus, s'écria une autre jeune fille, ce serait encourager le vice! — Je vais à Bruxelles la semaine prochaine, reprit Wilhelmina; si tu veux, j'emporterai tes broderies, et je te les rapporterai lavées et montées. — Je le veux bien; merci, Mina. — Tiens! regarde! vois-tu, là-bas, près de la statue de Rubens, ce petit garçon? c'est le fils de Catherine. Que porte-t-il à la main? — Une bouteille à genièvre vraiment... — C'est pour sa mère. — Pauvre petit!

Le pauvre petit, qui méritait ce nom, car il était bien frêle et bien pâle, se dirigea du côté de l'Escaut; mais, au lieu de tourner vers les quais, sans cesse animés par la foule enjouée des promeneurs, il s'achemina, en suivant le rivage, vers l'extrémité de la ville où s'élevaient les ruines de l'abbaye de Saint-Michel et la sombre citadelle, défendue par le général Chassé.

Le vent du soir commençait à fraîchir et ridait les nappes d'eau jaune du fleuve; du côté de Flessingue, le soleil se couchait dans sa gloire, et son dernier rayon faisait briller comme une escarboucle la croix d'or que le clocher de la cathédrale élevait dans les nues; mais autour de l'enfant le paysage devenait morne et triste. A droite, au delà de l'Escaut, dont il suivait les bords, on voyait les terres basses des polders, dépouillées de leurs moissons, et n'offrant à perte de vue qu'une argile brune et nue; à gauche, on entrevoyait les rues tortueuses du quartier le plus pauvre de la ville et les maisons gothiques habitées par les marchands de poissons et les pêcheurs; personne

ne passait sur les quais; l'enfant, pressant le pas, arriva enfin auprès d'un petit escalier qui descendait vers le fleuve. Au bas de l'escalier se trouvait un plancher en bois, sur lequel était une femme à genoux et toute courbée qui, tenant de grandes pièces de linge, les rinçait avec peine dans l'eau agitée. Yves descendit l'escalier : la pauvre femme se retourna au bruit de ses pas, et laissa voir un visage jeune encore, mais fatigué par la misère et les soucis. Elle était mal vêtue, et paraissait transie de froid. « Te voilà, mon cher enfant, dit-elle; je suis bien aise que tu arrives, car j'ai besoin de reprendre un peu de forces. Le vent du nord est si froid, et l'eau est comme glacée... je ne me sens plus... M'as-tu apporté quelque chose? »

L'enfant tira la bouteille de sa poche; sa mère l'approcha de ses lèvres et en but une gorgée. — Cela fait du bien, dit-elle, cela réchauffe, quand on n'a pas autre chose. Ceux qui ont du feu et de la soupe n'en ont pas besoin... Brrr! que l'eau est froide! je ne sens plus mes mains et le sang coule de mes ongles... Encore une petite gorgée... et puis, ramassons le linge et retournons à la maison.

La mère et l'enfant recueillirent les pièces de linge alourdies par l'eau, les déposèrent dans un grand panier, et regagnèrent péniblement, à la nuit close, leur pauvre logis situé près de l'église Saint-André, au fond d'une rue basse et malsaine.

## II.

Quelques mois après, au matin, Wilhelmina, suivie de sa femme de chambre, sortait de l'église de Notre-Dame; elle allait vite, mais, sous le porche, elle fut arrêtée par la voix faible d'un enfant et par une petite main maigre qui s'étendait vers elle : — Donnez-moi quelque chose pour ma mère, je vous en supplie! disait cette voix, ma mère est malade.

Wilhelmina reconnut aussitôt le petit Yves, plus pâle encore qu'autrefois, et portant sur ses traits enfantins la tristesse et la réflexion d'un âge plus avancé.

Wilhelmina était bonne; elle s'approcha de l'enfant, et lui dit dans la langue flamande, si féconde en tons caressants : — Eh quoi! mon doux ange, qu'avez-vous donc? Vous êtes le petit Joos, n'est-ce pas? — Oui, le petit Yves Joos; ma mère est bien malade, il n'y a rien à la maison, ni feu, ni pain... et je suis venu pour demander quelque chose aux personnes qui ont prié Dieu... Voyez : on m'a donné cela...

L'enfant ouvrit sa petite main, et montra cinq ou six cents, c'est-à-dire environ dix centimes. — Ce n'est pas assez pour un pain blanc et un peu de charbon... et nous avons si froid! — Où demeure ta mère, cher ami? — Près de l'église de Saint-André. — Eh bien, mon enfant, tu vas

m'y conduire; je donnerai à ta mère tout ce qu'il lui faut. — Oh! mademoiselle, nous prions bien Dieu pour vous... Venez vite!

Wilhelmina suivit le petit garçon, et, après avoir franchi un dédale de rues anciennes et sinueuses, elle arriva à la demeure de la pauvre veuve. La première chambre servait de buanderie, mais le feu était éteint, la chaudière vide, et depuis longtemps le travail semblait abandonné. Sur la cour se trouvait une petite pièce basse et obscure; un lit misérable en occupait le fond, et dans ce lit Wilhelmina entrevit une forme amaigrie, un visage mourant, des yeux dont la vie s'était retirée... Elle reconnut cependant la veuve Joos. S'approchant du lit, elle dit avec une voix pleine de douceur et d'affection: — Votre petit garçon m'a amenée ici, ma bonne femme; consolez-vous; rien ne vous manquera désormais... prenez courage, vous guérirez... — Je n'ai plus besoin de rien, répondit Catherine d'une voix faible et entrecoupée... Vous êtes bien bonne, madame ou mademoiselle, mais le secours vient trop tard... j'ai reçu le coup de la mort... Mon pauvre enfant! — Vous vivrez pour lui, s'écria Wilhelmina en lui prenant la main. La malade la regarda, et son visage s'altéra: — Je vous reconnais, dit-elle! vous êtes mademoiselle Van Geertruyne... Oui... oui, vous ressemblez à votre mère... et puis à une autre encore... Retirez-vous, mademoiselle, vous ne pouvez pas me faire de bien... — Mais, puisque vous me connaissez, vous savez bien que je puis vous secourir. Je le puis, et je le veux. — Il est trop tard, et on m'a fait trop de chagrin... Autrefois, dans ma jeunesse, j'en ai eu beaucoup, et, maintenant, on m'a enlevé ma réputation et mes pratiques, on m'a condamnée à mourir de faim... on a dit que je buvais, que je m'enivrais! et toutes mes pratiques m'ont quittée! Mademoiselle Isabelle Slaets et tant d'autres...

Ce mot frappa Wilhelmina au cœur; elle demeura sans parole et sans voix: ce qu'elle avait dit sans y penser avait tué cette malheureuse femme!

Catherine, fatiguée, avait appuyé son visage sur son oreiller; elle respirait avec peine, et ses yeux se fermaient de faiblesse et d'accablement. Wilhelmina ne pouvait plus parler; elle fit un effort, mit dix florins sur le lit et dit d'une voix basse, honteuse: Je reviendrai, ne vous faites faute de rien... je pourvoirai à tout... je le dois, il le faut... Tranquillisez-vous, guérissez-vous... Adieu, Catherine... oh! priez pour moi!

Elle pleurait, elle aurait volontiers baisé à genoux les mains de la pauvre laveuse, mais la timidité qui suit une faute l'arrêta... Catherine rouvrit à demi ses yeux voilés, et soupira: — Que Dieu soit avec vous, mademoiselle! je vous remercie, mais, pardonnez-moi, j'aime mieux ne

pas vous voir... votre visage me rappelle trop les jours passés... Yves, viens ici!

Le petit garçon s'approcha de sa mère, mais Wilhelmina l'arrêta pour lui montrer la pièce d'or et lui faire quelques recommandations... Puis, le cœur appesanti, elle s'éloigna et retourna chez elle; elle voulait voir sa mère, lui confier ce qui s'était passé; elle avait un ardent besoin d'épanchement et de conseil.

En rentrant à la maison, Wilhelmina apprit que sa mère venait de partir pour la campagne, afin d'y faire quelques préparatifs que rendait nécessaires l'approche de la belle saison. Désolée, la jeune fille attendit tout le jour dans une anxiété mortelle; vers le soir, elle envoya sa femme de chambre auprès de Catherine avec du vin, du bouillon, du linge, et en lui recommandant de passer la nuit auprès de la malade. Madame Van Geertruyne ne revint qu'à une heure très-avancée, et, dès son retour, elle s'entretint longuement avec son mari. Wilhelmina n'osa point les troubler. Elle passa une nuit cruelle, et, à six heures du matin, elle était déjà auprès du lit de sa mère. Elle lui fit sa confession avec des larmes, mais en répétant toujours: — Je l'avais dit sans y penser!

Madame Van Geertruyne écouta avec attention ce triste récit; elle répondit enfin:

— Mon enfant, tu comprends ta faute, mais elle te pèsera d'autant plus lorsque tu sauras que cette pauvre Catherine Joos, que tu accuses, a toujours été un modèle d'honneur, de raison et de vertu. Je l'ai connue dans ma jeunesse, elle était servante chez ma mère; elle était jeune, d'une figure charmante et du caractère le plus doux et le plus aimable. J'avais un frère, Guillaume... ton parrain, ma fille... il aimait Catherine et voulait l'épouser. Ce mariage aurait mis mon père au désespoir et aurait fait peut-être encourir à Guillaume la malédiction paternelle. La pauvre fille le sentit, et quoiqu'elle aimât mon frère (elle l'a avoué à ma mère), elle quitta notre maison, et elle épousa un maçon qui la recherchait depuis longtemps. Elle vécut avec son mari dans la plus grande concorde; leurs affaires prospéraient, mais une longue maladie de son mari, et quelques petites banqueroutes les réduisirent à une étroite pauvreté. Catherine se fit laveuse et gagna le pain de ceux qu'elle aimait. Mais Dieu voulait éprouver cette âme: elle perdit son mari, son fils aîné, et resta veuve, chargée de dettes, avec ce petit garçon frère et maladif que tu connais. Elle s'imposa les plus dures privations pour acquitter ses engagements et élever honorablement son fils. Plusieurs fois, j'avais voulu venir à son secours, mais elle avait toujours évité toute rencontre avec les personnes de notre famille, et elle repoussa avec une fierté généreuse les offres que je lui fis faire; je trou-

vai en elle une si honorable résistance, que je fus obligée de remettre à M. le pléban de Notre-Dame les petites offrandes que je lui destinais. La mémoire de mon pauvre frère, qui avait tant aimé Catherine, faisait que je l'aimais aussi, et je respectais dans cette pauvre femme la dignité de la vertu chrétienne, qui élève si haut l'humble et l'indigent. L'état de souffrance où je me suis vue depuis plusieurs mois m'a empêché de connaître la situation de la veuve Joos; sans cela, ma fille, ta faute serait depuis longtemps réparée.

Maman, il sera temps encore! — Je l'espère, répondit madame Van Geertruyne, qui achevait de s'habiller; allons sur-le-champ chez Catherine.

Elles sortirent, mais un secret pressentiment glaçait le cœur de Wilhelmina.

Elle pâlit et s'appuya plus fort au bras de sa mère lorsqu'elle vit que la fenêtre de la maison de Catherine était entr'ouverte, et qu'une pâle lueur scintillait à travers le volet... Elles entrèrent : la femme de chambre était à genoux devant une petite table, sur laquelle étaient posés un cruci-

fix, un bénitier et un cierge allumé; le lit était fait avec soin, mais, sous le drap blanc qui le couvrait en entier, on voyait se dessiner une forme longue, raide, immobile... Dans un coin de la chambre, Yves sanglotait tout haut... Wilhelmina ne put en voir davantage... Sa mère la ramena dans la buanderie.

Lorsqu'elle eut repris connaissance, elle se pencha, toute en pleurs, sur l'épaule de sa mère, et lui dit : — L'héritage de mon oncle Guillaume est à moi, n'est-ce pas? — Oui, ma fille, tu es sa légataire universelle. — Eh bien! ma mère, je veux adopter Yves, l'élever, et lui donner une partie de cette fortune... Me le permets-tu? — Oui, mon enfant, et ton père ne s'y opposera pas. — Et Catherine? — Catherine te pardonnera et priera pour toi dans le ciel, où, sans doute, son âme éprouvée ici-bas reçoit sa récompense... — Oh! ma mère, quelle leçon! Jamais je ne me pardonnerai à moi-même ce que j'ai dit sans y penser.

E. R.

(Imité de l'allemand.)

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Quels sont les quatre guerriers dont les noms sont arrivés à la postérité dans des chansons burlesques; le nom du quatrième, à l'aide d'un gros-

sier refrain populaire, est associé aux scènes les plus sanglantes de notre révolution?

## CORRESPONDANCE DES FAMILLES.

*Eulalie M... à son frère.*

La Plesse. Novembre, 1853.

Cher et bon frère,

J'ai reçu ta lettre avec une joie inexprimable, et j'ai pensé au bonheur qu'aurait éprouvé notre père s'il avait pu la lire. Comme il t'aurait approuvé! comme il t'aurait béni, et encouragé à poursuivre cette sainte voie du bien où tu es si heureusement entré! Mais son âme vit, l'approuve et te bénit, et il me semble que tes bonnes œuvres ajouteront à la béatitude dont jouit ce père bien-aimé. Notre mère a pleuré en lisant ta lettre, et elle m'invite à te faire part de ce que nous entreprenons pour les pauvres de la Plesse au commencement de cette saison rigoureuse.

Nous n'avons pas autour de nous ces misères désastreuses qui affligent tes regards et qui les blessent par leur contraste avec le luxe et l'animation d'une grande ville. A la campagne, il y a du travail pour tous; le bas prix des loyers, des denrées, rend la vie possible, sinon facile. Ce n'est qu'aux jours de la maladie que le

manque de secours se fait sentir de toutes parts. Ma mère et moi, nous avons visité les malades et les infirmes du village, et presque partout nous les avons vus, mal couchés, mal nourris, manquant de cette propreté, santé de l'homme valide, remède et presque guérison du malade. Ma mère a voulu aussitôt, et de ses propres deniers, créer une œuvre modeste, qu'il serait bon de voir répandre dans nos campagnes de France, où le pauvre métayer, le pauvre journalier, le vieillard infirme, l'enfant rachitique sont tout à fait sevrés de soins et de bien-être.

Elle a donc acheté un assez grand nombre de lits de sangle, de paillasses, d'oreillers, de draps, de couvertures; elle y a ajouté des chemises d'homme, de femme, d'enfants, et lorsqu'un indigent du village tombe malade, elle lui prête les effets de couchage et d'habillement. Juge du *comfort* qui en résulte, et pour le pauvre malade, et pour la femme, le frère, la sœur, qui, sans ce

secours opportun, eussent été forcés de partager la couche fiévreuse de leur parent ! De huit jours en huit jours, le linge est changé, et nous nous chargeons de tous les frais du blanchissage et du renouvellement fréquent de la paille d'avoine dans les paillasses et les oreillers. Je tiens, et avec un grand ordre, je te prie de le croire, le registre où s'inscrivent les objets prêtés; je mets en bon ordre les tablettes chargées de linge, et surtout je visite les malades... Maman a joint à sa lingerie une petite et inoffensive pharmacie, où se trouvent les remèdes les plus connus; nous y avons ajouté des compresses, des bandes, de la charpie, etc., etc., et les cordiaux, le vin, le bouillon, que le docteur prescrit aux malades, sortent également de notre cave et de notre cuisine. Nous tâchons, quand un de nos pauvres tombe malade, qu'on aille chercher le médecin au plus vite; les paysans n'ont jamais hâte, sauf quand il s'agit d'une bête malade, et, dans nos campagnes, le vétérinaire a plus de pratiques que le médecin. *Un médecin, dame, ça coûte de l'argent!* Aussi, nous arrangeons-nous pour qu'il ne leur en coûte rien, et que le malade soit secouru aussi vite que le serait la vache ou le cheval couché sur la litière...

Je n'ai pas besoin de te dire que lorsqu'un de

nos malades doit recevoir les sacrements, nous nous chargeons du soin d'arranger le petit autel où l'hostie sainte va reposer, et qu'alors nous prêtons la sainte belle nappe, un crucifix d'ivoire, un joli bénitier et quelques vases de fleurs.

J'ai beaucoup de projets que je te communiquerai plus tard. En attendant, j'ai fait réserver un coin du jardin où on sèmera les plantes nécessaires à la pharmacie: le bouillon blanc, la bourrache, la mauve, la camomille, le coquelicot. Je me propose, au printemps, de recueillir soigneusement les fleurs de tilleul, de sureau, d'orange, de houblon, les jolis bluets dont on fait de si bons collyres, et de prélever sur les confitures que l'on fait chaque année une dime pour les malades. Si la récolte de nos fleurs dépasse les besoins de la pharmacie domestique, j'en formerai des paquets (après les avoir fait sécher préalablement à l'ombre), et je les enverrai aux sœurs de charité de B\*\*\*, qui visitent à domicile les pauvres malades. Je suis sûre que mon envoi sera le bienvenu, car j'ai oui dire qu'il y a disette de plantes médicinales.

Adieu, cher Édouard, j'attends de tes nouvelles, et je t'embrasse comme je t'aime.

Ta sœur et ton amie,  
EULALIE M\*\*\*.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

*Pain de viande.* — Ayez, d'une part, de la viande de veau crue ou des chairs de volaille hachées très-menu et convenablement épicées; mettez-y du jambon haché très-fin.

D'autre part, prenez de ces gâteaux que l'on appelle, suivant les lieux, *pain au lait*, ou *pain à la reine*, *pain à la duchesse*, selon la quantité de viande que vous avez; faites tremper ces gâteaux dans du lait, travaillez bien cette pâte et mettez-la au feu, en la laissant bouillir très-doucement. Remuez toujours. Retirez-la du feu, mêlez-y six jaunes d'œufs, *travaillez-la* encore, ajoutez la viande, *travaillez* de nouveau. Ajoutez trois blancs d'œufs battus en neige. *Retravaillez* et longtemps. Beurrez et saupoudrez une forme, et faites cuire au four ou sous le four de campagne pendant trois quarts d'heure.

*Gâteau anglais.* — Battez un demi-kilogramme de beurre jusqu'à ce qu'il soit en crème, mélangez-y les blancs et les jaunes de huit œufs que vous aurez battus séparément, mêlez-y un demi-kilogramme de farine, un demi-kilogramme de sucre râpé, un demi-kilogramme de raisins de Corinthe; mêlez, remuez bien; ajoutez zeste de citron, zeste d'orange, cédrat, si vous en avez; battez pendant *une heure*, ajoutez un verre à vin de bonne eau-de-vie, beurrez une forme, et faites

cuire pendant une grosse heure dans un four très-chaud, ou sur la braise avec feu dessus et dessous.

*Pâte de pommes et de poires.* — Passez ces fruits séparément à l'eau sur le feu, et quand ils sont amollis, retirez-les et les faites égoutter; vous les passez au tamis et les desséchez sur le feu, les remuant avec une spatule au fond et autour, de peur qu'ils ne brûlent. Lorsque la pâte est sèche, vous l'ôtez du feu, vous la pesez et prenez du sucre, livre pour livre. Faites cuire ce sucre au cassé, incorporez-y le fruit, remettez au feu jusqu'à ce que la pâte frémissse, retirez-la, dressez-la sur des ardoises, achevez de la faire sécher au four, et conservez-la dans des boîtes garnies de papier blanc, en lieu sec.

*Prunes confites.* — Choisissez de bonnes prunes rouges, presque mûres; piquez-les avec une lardoire en plusieurs endroits; pesez-les, prenez du sucre, livre pour livre; faites-le cuire à la plume, mettez-y les prunes, faites-leur jeter quelques bouillons, en remuant la poêle à confitures par les deux anses, jusqu'à ce qu'elles soient cuites et le sucre réduit en sirop. Écumez-les, et quand elles seront à demi froides, mettez-les dans des pots, que vous ne couvrirez que lorsque la confiture sera tout à fait refroidie.

## LE PROGRÈS MUSICAL.

### ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

## M<sup>lle</sup> JULIETTE DILLON,

EX-ORGANISTE DE LA CATHÉDRALE DE MEAUX, MORTE A PARIS LE 8 AOUT 1854.



Si nous essayons ici de vous tracer le portrait de mademoiselle Juliette Dillon, si nous cherchons à mettre sous vos yeux quelques détails de sa vie, c'est que la connaissant depuis longtemps, c'est que l'ayant suivie de près dans ses courageuses luttes, dans ses heures de travail opiniâtre, et connaissant même ses projets d'avenir, ses rêves d'une gloire si bien commencée, nous connaissions aussi sa sollicitude pour vous, mesdemoiselles, son désir constant de vous initier à toutes les beautés de cet art, qui était l'objet de ses méditations continuelles et de ses longues veilles. Nous savions qu'elle voulait aplanir pour vous les difficultés presque insurmontables de la science, tout en vous préservant d'entrer dans la voie de la routine, où l'on tombe si vite quand on n'est pas guidé par des conseils éclairés, et nous savons que, mieux que tout autre, cette jeune et savante musicienne possédait les secrets de l'enseignement.

Mademoiselle Juliette Dillon n'était pas seulement une pianiste, dans l'acception rigoureuse du mot, c'était une grande musicienne, une savante harmoniste, une femme douée d'une imagination prodigieuse et un compositeur sérieux. Elle en avait donné déjà une garantie par sa remarquable publication des *Contes d'Hoffmann*, traduits pour le piano, et, tout récemment encore, par ses improvisations musicales, dont, heureusement, quelques-unes ont été recueillies par elle-même et livrées à la publicité peu de temps avant sa mort prématurée.

Travaillant avec patience, supportant avec courage toutes les privations, dédaignant toute conquête qui n'était pas celle d'une gloire pure et non contestée, cette amazone de l'art n'avait qu'une pensée, toute d'ordre et de travail; qu'un désir, celui d'une gloire sans tache; qu'une ambition, celle d'honorer sa patrie en contribuant à augmenter le nombre de ses enfants d'élite.

Mademoiselle Juliette Dillon avait en elle le feu sacré; c'était une étincelle divine qui rayonnait dans ses yeux, qui s'échappait de son souffle inspiré, et qui, — par un phénomène intellectuel bien plus extraordinaire, plus admirable, plus émouvant que le phénomène de la difficulté vaincue, — passait de la tête aux doigts dans une composition instantanée, aussi correcte de style, aussi élégante de forme, aussi parfaite d'harmonie, que si elle avait été longuement élaborée. Et, à coup sûr, cette complète organisation, cette nature si richement douée, cette curieuse et trop fugitive apparition mérite grandement d'être à la fois signalée et regrettée; car, depuis Hummel, de savante mémoire, pareille merveille ne s'était offerte dans l'histoire du monde musical.

Comment mademoiselle Juliette Dillon avait acquis ces connaissances profondes, ce talent prodigieux? Ceci, c'est le secret de Dieu, qui est le maître des maîtres : la nature avait doté mademoiselle Juliette Dillon de facultés exceptionnelles, d'une organisation d'élite.

Mademoiselle Juliette Dillon est née le 23 décembre 1823, à Orléans, ville où l'on cultivait peu la musique alors; mais, en revanche, la mère de notre artiste, simple professeur de province, donna à sa chère petite fille les premières leçons. L'enfant sut solfier avant de savoir lire. On lui mit les mains sur le piano; puis, à neuf ans, on lui donna un maître d'harmonie. L'étude de cette science plut tellement à la jeune Juliette qu'elle quittait les jeux et les récréations de son âge pour lire et méditer Reicha et Catel. Aussi, à dix ans et demi, l'enfant, fort habile à jouer du piano, grâce à la sollicitude de sa mère, était déjà harmoniste très-correcte, et elle improvisait avec une facilité surprenante dans un âge aussi tendre.

A quatorze ans, mademoiselle Juliette Dillon fut amenée à Saint-Germain en Laye. — « C'est

tout près de Paris, disait la mère, de ce Paris vers lequel tendent toutes les espérances des artistes!... »

Alors commença pour l'adolescente une vie difficile et pénible : la vie du professorat, si remplie de fatigues et d'ennuis quand on a l'imagination ardente. On tenta bien de produire la jeune artiste dans quelques salons de Paris, mais les difficultés de la vie matérielle firent échouer tous les efforts de la pauvre mère désolée.

Ce fut peu de temps après cette époque que l'orgue de la cathédrale de Meaux se trouva vacant. Forte du sentiment, de la valeur que Dieu avait mis en elle, mademoiselle Juliette Dillon eut la pensée de demander ce poste, et Dieu fit que les circonstances lui furent favorables. L'orgue de la cathédrale de Meaux fut donc confié, en 1844, à une toute jeune fille dont les travaux dans le domaine de la science musicale avaient été réduits à deux ans de leçons d'harmonie prises de neuf à onze ans sous l'habile direction de l'organiste Marius Gueit et à quelques conseils du savant compositeur Niedermeyer; encore ces leçons ne se prenaient-elles qu'à des intervalles très-éloignés.

Tous ceux qui ont entendu mademoiselle Juliette Dillon sur cet immense instrument à cinq claviers ont pu juger de la force du toucher de l'artiste, de la beauté, en même temps que du grandiose de ses modulations. — Mademoiselle Dillon avait une connaissance profonde des ressources de ce riche instrument. Elle possédait, comme organiste, comme musicienne et comme écrivain, une foule de qualités qui étaient les siennes propres, car elles étaient toutes d'intuition et d'instinct.

Pour mieux apprécier les qualités exceptionnelles dont la nature avait doué mademoiselle Juliette Dillon, il ne sera pas moins curieux de jeter un coup d'œil sur sa vie privée pendant cette ère de retraite dans la vie paisible de Meaux.

Voici comment elle raconte elle-même son existence à une amie, dans une lettre que le hasard a fait tomber dans nos mains :

« Je suis bien un peu abasourdie de me trouver » rejetée dans cet exil, après les superbes espérances que ma pauvre mère, à tort ou à raison, » avait conçues pour mon avenir.

» Eh bien ! le croiriez-vous ? jusqu'à présent je » me trouve heureuse. Cette paix de la province » après le bruit de Paris, ces tranquilles habitu- » des, et puis mon cher orgue, qui va m'apprendre » tant de choses, tout cela me met au cœur un » bien-être que je ne me rappelle pas avoir ja- » mais ressenti. Mes leçons données, je prends » mes *Contes d'Hoffmann*, mon *Imitation* et mon » *Homère* sous le bras, et je commence ma petite » promenade sous les murs du cimetière. C'est là

» mon chemin favori. Ah ! comme je suis bien » plus joyeuse en parlant à mes personnages, » avec lesquels je m'identifie, que dans ce Paris » où je souffrais tant!... »

Cette paix dont parle mademoiselle Dillon ne fut pas de longue durée. Pour ses livres, elle avait presque complètement abandonné son piano; mais un beau jour, plus de promenades, plus de tranquilles loisirs. Elle se remet devant le clavier muet depuis près de deux ans; elle écrit le soir à la lampe, après de laborieuses journées de leçons, et bientôt, possédée par le démon familier, on la voit, les manuscrits sous le bras, se mettre en route pour aller chercher des éditeurs à Paris.

Ici commence encore pour notre artiste une phase lamentable. A peine a-t-elle achevé, après des efforts inouïs, sa publication des *Contes d'Hoffmann*, qu'éclate la révolution de 1848. La voilà de nouveau rejetée dans sa petite ville, et cachant sa peine sous une apparente résignation. Enfin, la situation politique reprenant un peu de stabilité, mademoiselle Juliette Dillon se décida de nouveau à tenter de se créer une place dans la phalange artistique de la capitale.

Elle fonda le journal le *Progrès musical*, qu'elle rédigeait elle seule.

Désillusionnée depuis quelque temps sur les caprices de la gloire, elle avait cherché et trouvé en elle la force d'être utile. D'une nature fière et vaillante, et en même temps austère, naïve, poussant la délicatesse jusqu'au sublime, elle avait, avant tout, le culte de l'art et l'horreur du métier. Fille tendre et respectueuse, amie dévouée, bonne pour tous, indulgente quoique sévère, femme distinguée, elle possédait encore les plus consolantes et les plus belles vertus qui puissent orner le cœur d'une jeune femme. C'était la foi en la religion, l'espérance de la vie des récompenses à venir et une charité intarissable pour tous ceux qui étaient pauvres, délaissés et souffrants.

L'administration du *Journal des Demoiselles* avait donc été bien heureusement inspirée en s'adjoignant la collaboration d'une personne telle que mademoiselle Juliette Dillon. Elle avait compris que, sous son habile direction, tant de jeunes intelligences, avides de s'impressionner du vrai et du beau, vous toutes enfin, mesdemoiselles, retirez un fruit salutaire de ses excellents préceptes musicaux, de son horreur du *tapotage*, qu'elle poursuivait à outrance, et que vous parviendriez un jour à faire une sérieuse différence de l'art pur, tel qu'il doit vous apparaître, d'avec la routine qui n'est que trop souvent la base des premières impressions musicales.

Mais il semble que mademoiselle Juliette Dillon ait pressenti qu'elle devait nous être sitôt enlevée.

Elle nous laisse à mettre sous vos yeux le fruit de longues heures d'études et de méditations constantes. Il y avait longtemps qu'elle songeait à vous, mesdemoiselles, et nous possédons de précieux documents écrits par elle-même, qui feront suite à ce qu'elle avait déjà publié dans son premier numéro du *Progrès musical*.

Nous serons heureux de la faire vivre encore dans vos jeunes souvenirs en vous livrant ses œuvres, et vous direz avec nous ces quelques

vers si bien sentis, composés par M. Victor Roussy et prononcés par lui-même sur sa tombe au milieu d'un auditoire profondément ému et impressionné :

Nous dont le cœur parle pour elle,  
Sur une fin si prompte et si cruelle  
Ne pleurons pas !

Qu'importe la mort ici-bas ?  
La tombe est le berceau de la vie éternelle !

C. D.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL (1).

Nous offrons aujourd'hui à nos abonnés un beau choix de *musique classique*. Nous leur recommanderons surtout les exercices des cinq doigts de Schmit, exercices excellents pour parvenir à vaincre les difficultés du mécanisme. Notre catégorie de musique (piano difficile) présente les noms de L. de Meyer, Sowinski, Rosenhain, Henri Herz, etc. Dans notre catégorie de musique (moyenne force), nous trouvons une série de très-brillants morceaux de Czerny. Enfin, la musique de piano (facile) offre, entre autres choses, au choix des abonnés, une *Bibliothèque des jeunes pianistes*, classée, arrangée et doigtée par M. Ledeu, le professeur si compétent en matière de musique élémentaire.

Un opéra de M. Bazin, de ravissants duos italiens pour voix de soprano, une intéressante suite de romances françaises, de la musique de danse très-brillante et supérieurement éditée, voilà ce qui complète le présent catalogue, dont nous ne donnons en ces quelques lignes qu'un très-rapide sommaire.

### ÉDUCATION MUSICALE.

#### I

#### DE L'ORIGINE DE LA MUSIQUE.

Et tout d'abord, et avant tout, qu'est-ce que c'est que la musique ?

« La musique est l'art de combiner les sons

(1) Les personnes qui s'abonneront au *Journal des Demoiselles*, à partir du 1<sup>er</sup> octobre, à raison de 3 francs pour les trois dernières livraisons de l'année 1854, recevront, en ajoutant à leur demande un bon de six francs, les catalogues du PROGRÈS MUSICAL, dans lesquels elles pourront choisir pour cinquante francs de musique (prix marqué).

— Les anciennes abonnés du *Progrès Musical* qui ont envoyé un mandat de 8 fr. au *Journal des Demoiselles*, ont droit aux deux livraisons d'août et de septembre, et aux CINQUANTE FRANCS DE MUSIQUE (prix marqué). Elles pourront continuer à recevoir le *Journal des Demoiselles* jusqu'à la fin de l'année 1854 (livraisons d'octobre, novembre et décembre), en nous envoyant un bon de 3 fr.

— Toutes demandes ou réclamations relatives au *Progrès Musical* devront être adressées Franco au bureau du JOURNAL DES DEMOISELLES, 1, Boulevard des Italiens.

d'une manière agréable à l'oreille,» dit J. J. Rousseau.

« La musique est l'art d'exprimer une agréable succession de sentiments par les sons, » dit le grand philosophe Kant.

« La musique est l'art d'exprimer des sentiments déterminés par des sons bien coordonnés, » dit Mosel, célèbre littérateur allemand.

Si je voulais transcrire ici toutes les opinions émises par les érudits, je remplirais quatre colonnes de citations.

Je me range à la simple et claire définition de M. Fétis, notre contemporain, un savant musicien qui est actuellement directeur du Conservatoire de Bruxelles.

« La musique, dit M. Fétis, c'est l'art d'émouvoir par la combinaison des sons. »

Et ici il y aurait bien encore à demander :

De quels sons est-il question ?

Ce à quoi je répondrais sans hésiter :

De tous, sans exception.

En remontant tout à fait à la source, nous trouvons que les anciens prétendent que le son des marteaux a contribué à la découverte de l'art. De là vient l'explication de cette peinture allégorique qu'on voyait à Rome, et dont les détails se sont transmis jusqu'à nous par voie de tradition. Cette peinture représente la Musique sous les traits d'une femme tenant la lyre d'Apollon d'une main, et un livre de l'autre. A ses pieds on voit une immense enclume. — Cet emblème, plus bruyant que musical, confirme pourtant l'hypothèse énoncée plus haut au sujet du son des marteaux amenant à la découverte de l'art.

Il y a une vieille méthode de piano dont on ne retrouverait pas, je crois, un seul exemplaire, et qui commence par cette demande toute nette et toute catégorique :

— Qu'est-ce qu'un son ?

— C'est tout ce que l'oreille entend.

Eh bien, tous les sons, quels qu'ils soient, peuvent faire ressentir des impressions de tristesse, d'effroi ou de gaieté.

Un roulement de tambours, qui rappelle une

fête publique avec ses *revues* martiales et ses mille et une réjouissances; un carillon joyeux de toutes les cloches d'une cathédrale, bruit multiple des cloches accordées à la *seconde*, à la *tierce* ou à la *quinte*, sonorité majestueuse qui frappe les airs (1) aux anniversaires consacrés de Noël ou de Pâques; — un sourd grondement du tonnerre pendant quelque nuit d'orage, toutes sortes de bruits indistincts qui, confondus ensemble, font pourtant une harmonie charmante à la campagne, comme, par exemple, ces rapides coups de vent passant sur la faite des arbres et précurseurs de la pluie, la chute mesurée de la cascade, le tintement des grelots (2) attachés au cou des vaches dans les pâturages, le chant du rossignol, le raulement lointain du chariot sur la grande route, le bourdonnement de milliers d'insectes, le cri funèbre des chouettes, la plainte monotone des coucous, enfin cet interminable dialogue de la nature, tous ses sons non qualifiés musicalement, sont déjà toute une musique, et celle-là a inspiré de tout temps les poètes, et à notre époque les plus illustres maîtres de l'art, Beethoven, Haydn, Weber, etc.

Vous représentez-vous ce que nous deviendrions si tout à coup le sens de l'ouïe venait à nous manquer? Quelle tristesse profonde pour nous! quelle nuit! quelle mort! Nos organes ne sont que des agents mécaniques; le sens auditif reçoit le son, mais c'est sur notre système nerveux et sur notre intelligence que l'effet se produit.

Et ici, mes chères lectrices, j'interdis à ma plume une foule de digressions. Je suis amenée tout naturellement à de si graves questions! l'âme et le corps; l'esprit et la matière! La musique est le plus idéal de tous les arts. «Les chrétiens comme les païens ont étendu l'empire de la musique après la mort,» dit madame de Staël. Un autre auteur (3) s'écrie: «La musique est un

bienfait du ciel; c'est du ciel même qu'elle est descendue!»

Pour en revenir à l'origine de la musique en tant que connaissance humaine, je me rangerai cette fois encore à l'opinion du savant M. Fétis.

«La Génèse ni les poètes de l'antiquité profane, dit M. Fétis, ne parlent des inventeurs de cet art; seulement, ils citent les noms de ceux qui ont fait les premiers instruments, Tubal, Mercure, Apollon et d'autres. Quant à l'origine de la musique, chacun l'a arrangée à sa fantaisie. Toutefois, l'opinion qui la place dans le chant des oiseaux a prévalu. Il faut avouer que c'est là une idée bizarre, et que c'est avoir une opinion bien singulière de l'homme, que de lui faire trouver l'une de ses jouissances les plus vives dans l'imitation du langage de certains animaux. Non, non, il n'en est point ainsi! l'homme chante comme il parle, comme il se meut, comme il médite, par une suite de la conformation de ses organes et de la disposition de son âme. Cela est si vrai, que les peuples les plus sauvages et les plus isolés de toute communication avaient une musique quelconque quand on les a découverts, lors même que la rigueur du climat ne permettait point aux oiseaux de vivre dans le pays où d'y chanter. La musique n'est, dans son origine, composée que de cris de joie ou de gémissements douloureux; à mesure que les hommes se civilisent, leur chant se perfectionne; et ce qui d'abord n'était qu'un accent passionné, finit par devenir une conception d'art. Il y a loin, sans doute, des sons mal articulés qui sortent du gosier d'une femme de la Nouvelle-Zemble aux floritures de mesdames Sontag et Damoreau-Cinti; mais il n'en est pas moins vrai que le chant mélodieux de celles-ci a pour premiers rudiments les sons mal articulés de celle-là. Au reste, il importe peu de savoir quelle a été l'origine de la musique: ce qui doit nous intéresser, c'est de savoir ce qu'elle est devenue dès qu'elle a mérité le nom d'art; c'est de nous disposer à recevoir toutes les impressions de plaisir qu'elle peut nous donner, et d'en augmenter l'effet autant qu'il est en nous. C'est là ce qui mérite d'être examiné et recherché.

Et c'est là, mesdemoiselles, ce que nous examinerons et rechercherons minutieusement ensemble.

Ne vous effrayez pas de ce grave article d'aujourd'hui. Il faut passer par quelques sommaires avant d'arriver à l'histoire du *piano*; le *piano*, qui est une de vos occupations favorites. Du *piano* à la musique, il n'y a qu'un pas, ou plutôt, et ce qui est plus vrai, c'est qu'il est impossible de bien apprendre le *piano* sans au préalable apprendre la musique.

JULIETTE DILLON.

(1) Expression du poète Lamartine.

(2) Je voyageais il y a quelque temps dans le Nivernais, sur la lisière du Morvan, cette sauvage et pittoresque partie de la France. Je fus profondément surprise un matin de m'entendre réveiller par une gamme parfaitement juste qui semblait *tinter* sous mes fenêtres. Je m'élançai dehors pour constater le fait. Je vis une douzaine de vaches qu'un petit bonhomme conduisait vers le pré. Chacun des grelots était *accordé* selon l'échelle diatonique, c'est-à-dire d'après la gamme d'*ut* ordinaire. Une des vaches portait à son cou la sonnette *ur*, une autre la sonnette *re*, et ainsi de suite. Lorsqu'une d'elles s'éloignait un peu trop, le pâtre la rappelait en sifflant la note correspondante, et l'animal soulevait sa tête paisible et revenait vite vers le gardien.

(3) Boiste.

## REVUE MUSICALE.

La fête de l'Assomption a été, de temps immémorial, l'objet du culte privilégié des souverains ; et le vœu de Louis XIII est toujours solennellement accompli chaque année dans toutes nos églises catholiques.

Que dire, en fait de *chronique musicale*, par ces jours de saintes solennités ? Pianistes aux arpegges impossibles, violonistes à la chanterelle excentrique, *équilibristes* musicaux de tout âge et de tout sexe, vous êtes bien délaissés en ce jour, et nul pas humain ne se pose sur le seuil de vos salles de concert, désertes et silencieuses. Les temples de la prière sont pleins, et j'y entends les saints hymnes de l'office solennel, j'entends les sons majestueux de l'orgue et je me recueille en repassant dans mon souvenir ces vers du poète :

L'orgue, le seul concert, le seul gémissement  
Qui mêle aux cieux la terre !  
La seule voix qui puisse, avec le flot dormant  
Et les forêts bénies,  
Murmurer ici-bas quelque commencement  
Des choses infinies !

L'orgue n'est-il pas, en effet, la plus noble, la plus puissante et la plus grande manifestation de l'art musical ?

Et qui pourrait dire qu'il n'y a pas de musique à Paris en cette saison ?

Parce que les salles Herz et Sainte-Cécile sont désertées ;

Parce que les auditeurs habituels de concerts ont tous fui vers Bade, Dieppe ou Strasbourg ;

Parce que notre premier temple de l'art lyrique est fermé sous le prétexte d'interminables embellissements ou réorganisations ;

Vous croyez que la musique, cette fée harmonieuse, a replié ses ailes ?

Vous croyez que la flamme s'est éteinte ? Eh bien ! si comme nous, vous montiez dans les mansardes, véritables petites cellules de l'art, vous y verriez tous ces jeunes fronts penchés sur le papier, couvert des hiéroglyphes musicaux !

Vous entendriez sur de mauvais pianos discordés, l'ébauche de quelque symphonie, le finale de quelque cantate !

N'est-ce donc rien que cette pléiade de jeunes artistes, travaillant avec amour à des œuvres qui seront peut-être des chef-d'œuvre ?

Et, dans dix ans, au plus fort de l'hiver, vous applaudirez peut-être, mesdemoiselles, ces pages inspirées, qui auront été composées et écrites pendant l'été, au moment même où vous supposiez qu'on ne faisait plus de musique à Paris.

CAMILLE DUBREUIL.

## CORRESPONDANCE.

Elle a sonné enfin, ma chère amie, cette heure désirée des vacances, et tous, écoliers, professeurs, magistrats, l'ont saluée avec un égal transport et se sont élancés en toute vitesse vers leur foyer respectif. Tu as vu revenir sous le toit paternel le frère aîné, tout glorieux de son titre d'avocat, la jeune sœur chargée de couronnes, et, regardant autour de toi, tu n'as plus trouvé de place vide : tu as compté tous les membres de ta famille, et ton cœur s'est épanoui de joie... Sois heureuse, chère amie, car ces instants de réunion sont les plus doux de la vie, et plus tard ils marquent parmi nos meilleurs souvenirs. Quand les oiseaux ont abandonné le nid qui les a vus naître, que, poussés par des destinées différentes, ils volent bien loin les uns des autres, et ne se retrouvent plus qu'à de rares intervalles, ils regrettent bien des fois la douce protection de l'asile maternel... Pour nous, le foyer domestique reste toujours ouvert ! C'est avec bonheur que chacun se rappelle encore les joies du moment des vacances : l'impatience avec laquelle on attendait le retour des absents, les caresses dont on les accablait, les fêtes qu'on organisait à leur intention ; puis le naïf intérêt avec lequel on écoutait leurs moindres récits, les éclats de rire qui s'échappaient à chaque instant de toutes les bouches, enfin la confiance, la bonne harmonie qui régnaient entre tous. Hélas ! pourquoi tout cela n'a-t-il qu'un temps ? Pourquoi grandissons-nous si vite, et échappons-nous plus vite encore à la famille ? Nous reposons si calmes, si heureuses sous l'aile maternelle ! pourquoi abandonner, encore enfant, ce doux abri pour nous lancer dans des espaces inconus, où nous traînerons plus d'un péril, plus d'un sujet

de trouble et d'inquiétude ? Ah ! jouissons de notre vie de jeune fille, elle est si facile ! elle peut être si belle ! Dieu ne nous a-t-il pas constituées l'ange gardien de la famille ? N'est-ce pas à nous de veiller au bonheur de tous, d'apaiser les petites dissensions, de sécher les larmes, de déridier les fronts soucieux ? Touchante mission que nous pouvons aisément accomplir !... Soyons bonnes, complaisantes, d'aimable humeur, et nous verrons la joie renaître en notre présence. Sachons écouter avec attention les conversations instructives et sérieuses, nous refaire enfant avec nos jeunes sœurs, devenir l'amie de notre mère en l'aidant dans tous les soins du ménage, et ainsi nous gagnerons l'affection et la confiance de tous... nous ne serons plus l'enfant étourdie devant laquelle on n'ose point parler de ses préoccupations, mais la jeune fille sensée, que de bonne heure on initie à tous les intérêts de la famille, qui voit se dérouler devant elle le tableau de cette vie qui sera un jour la sienne, et qui puise dans les exemples de sa mère des leçons pour l'avenir. C'est ainsi que notre raison mûrit, que notre jugement se forme, et que nous comprenons toute l'importance et la grandeur des devoirs qui nous attendent dans une nouvelle carrière ; alors seulement nous sommes dignes de les remplir. Mais décidément je tourne tout à fait au moraliste, et si Florence n'arrive pas pour jeter un peu de sa gaieté à travers mes sermons, je risque fort de t'endormir. Le moyen d'espérer pourtant qu'une amie viendra me trouver à Paris maintenant, quand tout ce qui y restait de monde distingué fuit à bride abattue ? Assurément on se croirait déshonoré d'y remettre le pied, et la malheureuse Parisienne qui a le mauvais

goût d'y vivre encore doit se résigner, pour se retrouver en pays de connaissance, à franchir la barrière. Partons donc pour Auteuil; à mon tour, que je me donne... de la campagne.

— Sais-tu bien, ma chère amie, ce que c'est que la campagne aux environs de Paris? Sans doute tu t'imagines n'apercevoir de tous côtés que parcs touffus, châteaux princiers, magnifiques villas, et si tu en rencontres deux ou trois sur ton chemin, tu devras te considérer très-heureuse. Représente-toi, en revanche, une infinité de petites maisons resserrées les unes contre les autres, encaissées dans des murs d'enceinte, des jardins si étroits qu'à peine deux personnes y peuvent circuler de front; des fenêtres planant de toutes parts sur ces jardins, des voisins qui voient tout ce que vous faites, entendent tout ce que vous dites, la fumée des cuisines environnantes qui vient parfumer l'air que vous respirez, le clapotement des pianos qui étouffe le chant des oiseaux... et pense que l'on appelle cela goûter la liberté, le bon air, le calme des champs!... Il est vrai que ces petits réduits sont ornés avec un goût parfait, et qu'on y trouve en général toutes les recherches du confortable et du luxe parisien, enfin tout ce qu'on n'y vient pas chercher... sauf *la campagne*, rien n'y manque! C'est pourtant là que Florence jouit d'un bonheur sans mélange, absolument comme si elle était à cent lieues de Paris, dans un vrai village, au milieu de vrais champs! Et que l'on traite encore l'imagination de folle quand elle nous crée des plaisirs à si bon marché! Je trouvai notre amie assise au milieu de ses terres, en contemplation devant des fuchsies.

— Bonjour, ma chère; que faites-vous de vos doux loisirs champêtres? J'ai grande idée que vous ne les utilisez guère à mon profit, et qu'il est bien temps que je vienne secouer votre *far niente*.

— Non pas, Jeanne, tu me vois, au contraire, plongée dans l'étude.

— Et quelle étude, à moins que ce ne soit celle des fleurs?

— Justement; j'admire avec quelle grâce la pistille de ces fuchsies se balance entre les étamines, comme la corolle se détache bien du calice.

— C'est donc à tort que je m'étais défiée de ta persévérance à l'endroit de la botanique; tu t'en occupes toujours?

— Plus que jamais, et tout concourt ici à activer mon zèle: ce parterre de fleurs fournit à mes études, je connais maintenant toutes les curiosités qu'il renferme; pas une fleur qui n'ait passé sous mon scalpel. Mais ne va pas croire que mes connaissances se bornent là, j'apprends aussi à distinguer les plantes, voire même à les classer. *L'Herbier des Demoiselles* est mon guide, guide à la fois si éclairé et si simple, qui se dévoue si complaisamment du fatras de la science pour se mettre à la portée de nos faibles lumières, que je le suis sans peine et me trompe rarement.

— Et où vas-tu chercher les plantes, objets de tes observations? sans doute ce jardinet n'en peut contenir assez?

— Assez d'inconnues, non; aussi est-ce aux environs que j'en demande. Mon frère, piqué au vif par mon exemple, s'est mis de la partie; ce n'est pas un jeune bachelier qui voudrait se laisser dépasser par sa sœur dans le chapitre science! nous partons ensemble, la boîte de fer-blanc et la serpette en main,

nous nous aventurons dans les parties les plus désertes du bois de Boulogne, et toujours nous en revenons avec un riche butin que nous nous empressons de classer dans notre herbier.

— Que tu es heureuse, Florence, de pouvoir te livrer à de si intéressantes occupations, et avec quel plaisir tu reverras plus tard cet herbier dont chaque plante te rappellera une joie de la jeunesse, une circonstance pleine d'intérêt! Mais j'y pense... si, au lieu de retrouver tes fleurs desséchées, sans vie et sans couleur, tu les revoyais fraîches et jolies comme au moment où tu les cueillis, ne serais-tu pas bien plus charmée?

— Peut-on s'arrêter à rêver de pareilles chimères? — Tu en parles bien légèrement; ne sais-tu pas qu'une grande dame vient de proposer à l'Académie le moyen de conserver les fleurs?

— Ah! vraiment! voilà une merveilleuse découverte! mais une découverte qui nous rendra singulièrement jalouses. On se console de vieillir quand la nature entière est assujettie à cette loi; mais si les fleurs s'en affranchissent, il sera bien humiliant pour nous de n'en pouvoir faire autant.

— Et qui te dit que nous ne sommes pas les premières fleurs dont se soit occupé ce génie féminin? *Charité bien ordonnée commence par soi-même*; et je me plais à penser que cette dame, qui doit être jeune pour avoir de si jolies idées, aura songé d'abord à assurer la fraîcheur de la rose... sur ses joues. Préparons-nous donc, Florence, à jouir d'un printemps éternel.

— Et celles qui ont eu le malheur de naître quelques années trop tôt pour profiter du spécifique contre les ravages du temps, que leur donneras-tu comme fiche de consolation?

— Je leur proposerai de se mettre à la recherche de la fontaine de Jouvence, qui décidément ne coule plus sur notre globe, mais peut-être bien sur un autre. Et pour leur faciliter ce voyage... dans la lune ou dans quelque planète, M<sup>me</sup> Piétinaud met à leur disposition un ballon qui se laisse diriger comme un paisible cheval, et déclare n'avoir plus rien à craindre des révolutions de l'atmosphère.

— Quoi! ce problème de la direction des ballons serait enfin résolu... et par une femme! Quel honneur pour notre sexe!

— Hélas! ma chère, un trop grand honneur pour qu'on nous l'accorde, tant qu'il n'y aura que des académiciens et point d'académiciennes; ces messieurs ont accueilli les découvertes de ces deux dames avec des demi-sourires qui promettent peu de succès.

— C'est que tous les hommes sont en garde contre la science des femmes, et surtout la science qui éclate ainsi au dehors; ils diraient volontiers avec Molière:

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout;  
Mais je ne lui veux pas la passion choquante  
De se rendre savante afin d'être savante,  
Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait,  
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait:  
De son étude enfin, je veux qu'elle se cache,  
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache.

— Et comme cet avis est aussi le mien, Florence, venons bien vite à notre véritable domaine, à celui que personne ne nous conteste: l'aiguille. Regarde cette immense planche, et dis-moi s'il est permis de perdre

son temps en causerie quand on a devant soi un pareil travail ?

— Je te trouve plaisante, Jeanne, de choisir justement le moment des vacances pour doubler notre tâche.

— Des vacances ! est-ce qu'il en est pour nous ? T'imaginerai-tu, par exemple, d'abandonner ta broderie comme les magistrats abandonnent leur robe noire, et les écoliers leur *De Viris* et leur *Epitome* ? Non pas, notre supériorité, à nous, c'est de n'avoir jamais besoin de repos, et de passer d'un ouvrage à un autre avec une ardeur toujours nouvelle ; mais, de crainte que le mauvais exemple ne ralentisse cette ardeur, je veux l'aiguillonner plus que jamais en donnant à nos jeunes amies force dessins et force patrons... Je commence :

1, Quart d'un mouchoir ; ce petit genre de mouchoir est aussi nouveau que distingué ; le dessin se brode moitié sur l'ourlet et moitié sur le mouchoir même ; un point à jours marque l'ourlet et sépare les petites fleurs qui se brodent au plumetis ou au point de feston.

2, Écusson assorti au mouchoir renfermant les lettres A. L. B. Le tout, ainsi que le mouchoir, plumetis ou feston.

3, A. P., plumetis fin.

4, Col mousquetaire pour petit garçon de 4 à 6 ans. Le col, ouvert derrière, ainsi que l'exige la mode pour ces messieurs, doit être fait au plumetis, avec mélange de broderie guipure, ou bien au feston ; les croix indiquent des jours dont on ne saurait se dispenser en aucune manière. La petite garniture du n° 28 peut te servir pour faire des manches assorties au col.

5, *Théobaldine*, plumetis ou feston avec mélange de broderie anglaise.

6, *Cécile*, broderie anglaise.

7, 8, Dessins gradués pour recevoir de la chenille.

— La chenille fait donc toujours fureur ?

— Oui, plus que jamais. Cette disposition de carreaux en chenille se retrouve constamment sur les garnitures de mantelets, les volants de robes, sur les fonds de Talmas qu'elle recouvre entièrement. Les chenilles que l'on emploie sont de différentes grosseurs, mais, à mon avis, les moins grosses sont les plus jolies. Celles-ci se vendent chez M<sup>me</sup> Marie Soudan 30 ou 35 centimes la pièce de 14 mètres.

— Comment pose-t-on ces chenilles ?

— Lorsque le carreau n'est pas trop grand, comme celui de notre planche, par exemple, il suffit de fixer la chenille à la jonction de chaque carreau ; dans le milieu du carreau, on met une perle de jais, ou bien, et c'est ce que je te conseille, on fait un petit pois en soie cordonnet qui n'est ni long ni difficile à faire ; l'ouvrage doit être tendu sur un métier.

9, Col pour fillette ; ce col se brode au plumetis ; sur nansouk double ; pour se dispenser du corps de fichu, on peut attacher le col avec un cordon à glands, cordon qui coûte de 15 à 60 centimes.

10, Manchette assortie au col ; il faut dans le bas faire un point de piqure.

11, Garniture anglaise, pouvant servir pour camisoles, chemises de nuit, taies d'oreillers, etc.

12, C. L., plumetis ou feston.

Ici finit la petite édition.

13, Garniture, plumetis, roues et broderie anglaise. Si à la place des œillets, tu substituais des pois, cette

garniture y gagnerait beaucoup et ferait le meilleur effet pour robes d'enfants, pèlerines, etc.

14, Autre garniture, broderie anglaise, dont je te conseille l'emploi pour les bonnets du matin.

— Tu as raison, parce qu'elle doit être très-claire, et par conséquent très-légère ; mais pour adoucir ce que la broderie anglaise a de dur près du visage, je placerais dessous une valenciennes.

15, Dessin d'une aube. Tu t'exécutes enfin, Jeanne ; je sais bien que tu avais des raisons pour te faire prier ; il fallait une planche comme celle-ci pour contenir un si immense dessin, mais je crois qu'on n'aurait rien perdu pour attendre. Ces fleurs jetées au milieu des jours seront du plus bel effet, et l'exécution n'en paraît pas difficile.

— Non, certainement, ce dessin se fait en application de tulle ; il se compose, ainsi que tu peux en juger, de cordonnet, de guipure, de point de Venise, de jours, et enfin de festons ; mais tout cela est si nettement indiqué qu'on en sortira sans peine. Quant à la longueur du travail, elle n'est pas si effrayante ! Si pourtant on voulait l'abréger, on pourrait supprimer le haut du dessin ; de cette façon tu pourrais aussi l'utiliser pour nappe d'autel.

— Et la manche de ton aube, je ne la vois point.

— Nous la donnerons le mois prochain, je crois qu'elle arrivera encore à temps.

16, *Irma*, plumetis.

17, *Eugénie*, plumetis ou feston.

18, *Théodora*, plumetis ou bien encore plumetis et broderie anglaise.

19, Garniture, plumetis fin, jours et feston feuille de rose.

20, Écusson pour mouchoir, plumetis.

21, Garniture, broderie anglaise, pouvant servir pour pantalons, taies d'oreillers, etc.

22, Passe de bonnets, plumetis, œillets ombrés et roues ; cette passe se garnit de deux ou trois rangs de petites dentelles sur lesquelles on jette çà et là quelques nœuds papillons faits de rubans très-étroits ; les brides doivent être en ruban de taffetas uni assorti à la couleur des petits rubans.

23, Rond de ce bonnet.

24, Pièce pour chemises de femme, plumetis, broderie anglaise et feston feuilles de rose ; les œillets étant remplacés par des pois rendront ce dessin bien plus élégant et le plus nouveau.

25, Petite manche courte de cette chemise.

26, Entre-deux, plumetis fin, bordé d'un point turc.

— A propos d'entre-deux, Jeanne, j'ai vu l'autre jour des manches en mousseline rayée qui étaient brodées dans l'intervalle des raies ; sur les unes, c'étaient des semés de fleurs ; sur les autres des guirlandes, soit au plumetis, soit au feston ; toutes étaient charmantes. Ne penses-tu pas que nous pourrions utiliser ainsi les nombreux entre-deux que tu nous donnes ? Cette mousseline se vend chez tous les marchands de blanc.

— Certainement, et je pourrai même envoyer le mois prochain un dessin composé tout exprès.

27, Écusson pour mouchoirs d'homme, renfermant les lettres A. G., plumetis.

28, Petite garniture guipure, pouvant aller, ainsi que nous l'avons dit, avec le col n° 4.

29, *Mélanie*, plumetis simple ou feston.

30, *Anastasie*, plumetis simple ou feston.

31, *Alfred*, plumetis simple ou feston.

Maintenant retournons la planche du côté des patrons.  
32, Devant d'un *manteau espagnol*; rapproche par lettres alphabétiques les deux parties de ce manteau; il se monte à plis creux, sur un petit col; chaque largeur et chaque position de plis se trouvent indiquées sur le patron par des raies.

— Que j'ai assez de peine à distinguer au milieu des bigarrures de ta planche. On peut dire que tu n'as pas voulu perdre un pouce de terrain cette fois. Mais voyons donc comment tu ornas ce manteau.

— Je pose un large galon ou velours dans le bas, puis un plus petit qui monte en colonnes.

— Et si l'on formait cette disposition avec un ruban écossais sur un drap léger gris clair ou gris acier, il me semble que ce serait encore plus jeune et plus nouveau? Mais une autre idée... Remplaçons le ruban par quelques rangs d'effilés-plumes; faisons le petit manteau assorti comme ornement et comme étoffe à notre robe; autrement, choisissons entre le taffetas, le drap ou le velours si c'est pour une saison plus avancée... Je n'aime pas à parler de velours, cela me donne déjà le frisson, et, grâce à Dieu, nous avons encore quelques beaux mois en perspective.

33, Dos du manteau.

34, Moitié du col; il doit, être orné comme le manteau.

35, Dessin de filet, pouvant servir pour faire des voiles de Voltaire, des couvre-pieds, des rideaux, et une foule d'autres jolies choses. Je n'ai, je crois, rien encore enseigné dans ce genre. Aussi t'envierai-je l'explication de ce travail dans notre prochaine correspondance.

36, Croquis d'un bagueur algérien; ce bagueur se fait sur carcasse; cette carcasse se vend 50 centimes chez M<sup>me</sup> Marie Soudan. Pour nos amies qui ne pourront se la procurer, il leur sera facile, ayant le modèle sous les yeux, de l'établir elles-mêmes avec du fil de laiton très-mince. Cette carcasse terminée, on la recouvre avec de la laine lamée or, ou bien encore avec de la chenille. Pour le haut, qui figure une branche de corail, on choisit de la laine ou de la chenille d'un beau rouge, rouge corail enfin.

37, Effet d'un coussin de canapé au crochet. Ce mot de crochet me fait penser à te dire, Florence, que moi aussi j'ai fait une découverte, une découverte qui n'a pas la prétention de s'offrir à l'Académie, mais qui n'en sera pas moins bien reçue, je crois, par nos abonnées. Je leur en ferai part le mois prochain.

— Pourquoi donc nous en parler aujourd'hui? Tu veux exciter notre curiosité, méchante; mais je ne te laisserai pas continuer que tu ne m'aies dit au moins sur quoi porte ta découverte.

— Eh bien! puisqu'il faut toujours finir par céder, je t'annonce qu'à l'aide de mon invention, tu pourras composer toi-même tes dessins de crochet, de filet, et de tapisserie, à teintes plates. Aujourd'hui, contente-toi d'exécuter ce coussin. Choisis pour cela un dessin parmi ceux de crochet ou de filet, que tu as déjà reçus; reproduis-le en soie, en laine ou même en coton, pourvu que ce soit toujours de deux couleurs, c'est-à-dire que les fleurs, si ce sont des fleurs, ou bien les arabesques, les carreaux... etc., soient d'une couleur différente à celle du fond. Ainsi fais ce dessin rose sur fond vert, gros bleu ou bleu ciel, sur fond bois, etc. Ce coussin doit avoir 40 à 45 centimètres carrés; plus grand, il serait moins gracieux. Double-le d'une soie en rapport de couleur avec celle du fond, au crochet; puis dispose-le ainsi que tu le ferais pour

tout autre coussin de ce genre; tu l'entoureras ensuite d'une ruche de ruban de satin; aux quatre coins, tu placeras des nœuds de ruban avec des bouts flottants, ou bien des glands, ainsi que te l'indique notre planche. La ruche peut être remplacée par une dentelle au crochet; mais c'est alors moins nouveau et moins élégant.

38, 39, 40, 41, 42, Patrons de pétales pour faire des marguerites.

— A la bonne heure, Jeanne, je crois plus à l'imitation des fleurs qu'à leur conservation, et j'allais me plaindre de n'en avoir pas trouvée la mois dernière; mais tu me dédommages cette fois. Je n'ai plus rien à dire, qu'à te demander de m'enseigner à faire cette fleur.

— Rien n'est plus facile : découpe quatre pétales de la première grandeur, trois des deux grandeurs qui viennent après, et deux de la plus petite. Chiffonne-les, puis enfle-les par le milieu sur la tige sans même avoir recours à la colle; tu coupes ensuite deux dessous verts pareils au numéro 46, et tu les places sous la fleur. Le dernier se pose à l'envers; ensuite tu disposes ta tige avec des feuilles dont nous allons trouver les patrons. Pour la monture de cette tige, jette un coup d'œil sur notre croquis, ou plutôt sur ton jardin, car les marguerites sont dans leur plein développement, et il te suffira de les regarder pour en apprendre bien plus que je ne pourrais t'en dire.

43, 44, 45, Feuilles vertes de la marguerite.

46, Dessous dont nous avons parlé.

47, La fleur terminée.

48 et 49, Patron du *fichu Lamballe*, dont tu vois l'effet sur notre gravure d'aujourd'hui.

— Je trouve ce fichu d'une grâce et d'une simplicité charmantes. Je l'aimerais surtout en tulle blanc ou noir, garni de ruches de tulle, de ruban de gaze, ou bien encore en mousseline unie, entouré d'une petite dentelle. Dès demain j'en commence un.

— Aie soin de le tailler tout d'une pièce (n° 49), droit fil derrière; sur le devant, on forme dans le bas trois plis de chaque côté qui montent en mourant sur les épaules. Ces deux devants se croisent sur la poitrine et se fixent dans une petite ceinture large de 2 centimètres à peine, car cette ceinture doit être invisible; elle s'agrafe sur l'un des côtés de la taille. Derrière, au milieu, on y adapte deux pans arrondis devant produire l'effet d'un fichu, qui étant croisé sur la poitrine, viendrait s'attacher derrière.

— Oui, si ce n'est que le fichu Lamballe ne raccourcit pas la taille comme le ferait un fichu simplement croisé.

Le n° 48 donne les nœuds ou les pans du *fichu Lamballe*. Deux plis faits dans le haut avant de les fixer à la ceinture, peuvent faire supposer que ces bouts sont noués.

50, Bourse longue. Celle dont je t'envoie le croquis; et que j'ai vue chez madame Marie Soudan, était au crochet à jours, formant des raies horizontales. L'une de ces raies était rouge, et l'autre jaune; entre chacune d'elles, se trouvait un petit filet noir, formé par une seule maille de crochet; si tu veux que cet ouvrage soit gracieux, ne fais pas tes raies plus larges qu'un centimètre et demi; comme ces bourses se font par bandes, je t'engage, pour que ta couture soit tout à fait cachée, à la faire dans le milieu d'une raie. La chose est très-facile; il faut pour cela que de chaque côté de ta bande, dans toute la longueur, se trouve une demi-raie, qui en se rejoignant forme une raie entière. Les glands et les coulants de ces bourses sont en passementerie, ce qui vaut infiniment mieux

que les garnitures en métal Au magasin de la *Religieuse*, ces garnitures se trouvent dans tous les prix.

— Est-ce bien possible, Jeanne, que nous soyons déjà au bout de notre tâche ?

— Certainement; j't'ai effrayée pour faire taire ton babil; mais je doute trop que notre amie ait le temps de penser à nous maintenant pour l'accabler de besogne, et j'aimerais attendre pour lui révéler tous nos secrets que le mois de novembre nous ramène ces longues soirées, pendant lesquelles elle a si souvent recourus à son journal, comme à un ami fidèle et aimable.

— Tu me permettras bien pourtant de dire quelques mots d'une invention qui peut être, à la campagne, une ressource pendant les journées pluvieuses; je veux parler de la *potichomanie*.

— Qu'est ce nom baroque ?

— Cela veut dire: l'art de faire des pots chinois. Ne ris pas, je t'en prie; je te montrerai tout à l'heure de mes œuvres, et tu trouveras que ce n'est pas une occupation indigne de nous.

— Et le Céléste Empire ne crie pas à la contre-façon ? Explique-moi le moyen que tu emploies pour rivaliser avec lui.

— Eh bien ! procure-toi un vase de verre uni; achète du papier à dessins chinois; découpe chaque partie du dessin avec le plus de soin possible; enduis de gomme le côté colorié de la fleur ou du paysage découpé, puis colle cette découpe à l'intérieur du vase suivant ton caprice; plus le dessin sera irrégulier, bizarre, original, plus il ressemblera aux poteries chinoises qui semblent créées par le hasard. Quand tous les dessins sont placés, tu as à peindre l'intérieur de ton vase. Tu dois toujours acheter des couleurs fines; dans certaines maisons on les trouve toutes préparées, et l'on n'a qu'à demander celle dont on veut peindre son vase. Si tu n'as pas cette facilité, tu pourras faire cela toi-même. Ainsi, pour obtenir du vert très-clair, — vert de Chine, — tu prendras du vert dit *Paul Véronèse* et du blanc d'argent; alors tu emploieras plus ou moins de blanc selon la teinte de vert que tu désireras; tu poseras ensuite cette couleur à l'aide d'un pinceau; tu répéteras trois fois cette opération, attendant que chaque couche soit parfaitement sèche, avant de superposer la suivante. — Lorsque la dernière sera sèche, tu passeras un vernis *inaltérable à l'eau* (dit-on) qui te permettra de mettre des fleurs dans tes vases. Maintenant, il ne faut pas croire que nous nous bornions aux vases et aux potiches; nous faisons aussi des corbeilles, des coupes, des cache-pots, des vases d'église, voire même des assiettes de dessert. Pour les objets d'église, on trouve des attributs religieux, des chiffres des étoiles...

— Tout cela me paraît charmant; mais il est temps de parler de modes. Laissons la Chine; je ne crois pas que tu aies envie de lui rien emprunter sur ce chapitre.

Notre gravure nous donne ce mois-ci deux toilettes de jeunes filles. La première porte une robe de gaze orientale, qui n'a de gaze que le nom, car c'est une étoffe assez forte que l'on appelle ainsi. Cette robe, dont la jupe est à dispositions, a un corsage plat et montant, sans basques, faisant un peu la pointe devant et derrière; les manches sont composées de petites garnitures superposées se terminant dans le haut par des nœuds de ruban. Le petit fichu *Lamballe*, dont nous avons déjà parlé, est entouré d'une ruche de ruban, bordée de chaque côté par une petite dentelle; cha-

peau batelière en *paille-guipure*, orné de velours noir.

La robe de la seconde jeune fille est en toile du Nord avec trois volants à dispositions; le corsage à basques; la basque garnie d'un volant surmonté d'un ruban de cinq à six centimètres. Le corsage est fermé par des boutons; sur les devants un ruban posé à plat est parsemé de nœuds à bouts; deux nœuds semblables se trouvent par derrière dans le bas de la taille. Les manches sont formées par trois bouillons séparés chacun par un nœud de ruban; le mantelet est entouré d'une garniture posée à plis plats; col et manches en mousseline brodée; chapeau de crins; le bord de la passe est orné d'une ruche de crêpe déchiqueté; de chaque côté se trouvent des touffes de volubilis que l'on revoit aussi sous la passe mélangées à des bouillons de tulle.

Notre tapisserie de ce mois n'exige pas de grandes explications, tu pourras en l'alternant avec des bandes de velours ou de moquette composer de délicieux petits meubles, tels que volaires, chauffeuses, *fumeuses*, etc.; fais ce dessin au demi-point, c'est-à-dire que le point ne soit pas croisé ce qui fait l'ouvrage plus uni, et va infiniment plus vite.

Et toi, Florence, les poteries ne t'absorbent pas tellement que tu n'aies remarqué quelques jolies toilettes au bois de Boulogne, au bord du lac, où se réunissent les élégantes. A Paris il n'est plus de bon goût de s'habiller à partir du mois de juillet; les femmes que l'on rencontre encore dans les rues ne s'y montrent qu'en négligé. Il est vrai que ce sont des négligés si distingués que nous en ferions bien nos toilettes d'extra. Je te citerai, par exemple, une robe de barége gros bleu à volants, un mantelet-écharpe de même étoffe, un chapeau de paille très-fine avec un simple nœud de ruban bleu, ou une rose rattachée par un velours noir. On aime beaucoup cette année l'uniformité de nuances dans les toilettes.

C'est une mode que devraient adopter tant de gens qui ignorent complètement l'harmonie des couleurs et se rendent ridicules en se bigarrant de mille manières. Pour toilette habillée, je ne sache rien de plus joli que le blanc, qui, du reste, est tout à fait en vogue maintenant. J'ai vu au bois plusieurs jeunes femmes qui portaient des robes d'organdi à cinq volants sur lesquels couraient des guirlandes de lis et de roses; des écharpes pareilles également brodées; des chapeaux de tulle blanc bouillonnés avec un intérieur de fleurs bleu de ciel ou rose tendre. Cela m'a paru si frais, si coquet, que je me suis mise aussi en tête d'avoir une robe d'organdi blanc; mais au lieu de broderie, je fais un simple ourlet aux volants de la robe et de la mantille; c'est mon costume des fêtes champêtres.

— Je suis sûre qu'il te va à ravir et que tu es charmante sous ce vêtement si léger et si aérien.

— Ne me flatte pas, Jeanne, ou tu vas me donner de la vanité, et à mon tour je me verrai tout autre que je ne suis; car, dit le rebûs: *L'orgueil n'a pas bon œil*. Est-ce bien cela ? Un joueur d'orgue, un œil, une nappe, un A, un bon, un œil.

— Ne peuvent faire que ce que tu as déjà deviné; mais gare qu'on ne nous accuse aussi de présomption en amitié, si nous abusons plus longtemps de la patience de celle qui nous écoute ! disons-lui donc adieu au plus vite, et qu'elle soit assez bonne pour deviner tous les sentiments d'affection que me fait lui exprimer ce rapide adieu.

# ÉPHÉMÉRIDES.

3 SEPTEMBRE 1711. — MORT D'ÉLISABETH CHÉRON, PEINTRE.

A l'âge de quatorze ans, Elisabeth Chéron avait acquis déjà une espèce de célébrité par ses talents précoces ; les langues savantes, la poésie, la musique lui étaient familières ; mais elle s'appliqua surtout à la peinture, où elle excella. Lebrun la présenta à l'Académie, qui la reçut au nombre de ses membres. Elle peignait le portrait, et le peignait même de mémoire ; on remarque

dans les morceaux qui nous sont restés d'elle, une grande facilité de pinceau, un dessin correct et beaucoup d'intelligence du clair-obscur : Elisabeth Chéron avait épousé M. Le Hay, ingénieur ; elle mourut à Paris, à l'âge de soixante-trois ans, distinguée par ses talents et par toutes les qualités qui rendent une femme estimable.

## MOSAIQUE.

Ceux qui emploient mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa brièveté.

LA BRUYÈRE.

Celui qui ne gouverne pas sa maison avec ordre aura le vent pour héritage.

*Proverbes de Salomon.*

Le seul bonheur ici-bas, c'est de trouver un esprit élevé et pur, auquel nous ne cachions rien, et sur lequel nous puissions toujours compter.

BEETHOWEN.

Ce qu'il y a de meilleur dans le cœur n'en sort pas.

LAMARTINE.

L'aumône est la prière par excellence.

MASSILLON.

La compassion qui accompagne l'aumône est un don plus grand que l'aumône même.

FLÉCHIER.

La religion est l'aromate qui empêche la science humaine de se corrompre.

BACON.

1853



ine  
et  
sa-  
ur;  
ns,  
ua-

sort

est

nce

est

est

est

est

est



Rembrandt. p. 10.

Nargear. sculp.

# L'ANGE RAPHAEL QUITTANT TOBIE

Journal des Dames et des Filles

22.<sup>e</sup> année A. D. 1811